P. P.
1018 Lausanne 18

Si vous pouvez lire ce texte, c'est que vous n'êtes pas abonné(e). Qu'attendez-vous pour le faire ?
Frs 25.– au CCP 10–220 94–5

LA DISTINCTION

Sociale — Politique — Littéraire
Artistique — Culturelle — Culinaire

142

5 mai 2012
paraît quatre à six fois par an
vingt-cinquième année

«Strč prst skrz krk!»
(Enfonce-toi le doigt dans la gorge, en tchèque)

Les chroniques du TRM (1)

En enfer au scanner!

Il est 07h50 lorsque je pénètre et foule de mes Crocs le linoléum parfaitement lustré des caves blindées de cette charmante clinique privée.

L'atmosphère qui y règne à cet instant précis est d'un calme olympien, feutrée, silencieuse, presque religieuse, hormis quelques murmures de patients déjà présents paisiblement installés dans les diverses salles d'attente.

Une secrétaire est à son poste, vissée sur sa chaise, préparant ses dossiers et s'apprêtant surtout psychologiquement à affronter un tsunami de «clients», comme on les appelle dorénavant.

Toute la gamme du «client», du mécontent à l'impatient, du ronchon au grognon, du sourd dingue au frappadingue, de l'agressif au poussif, du malpoli au gentil… , eh voui de temps à autre le miracle surgit.

Éphémère quiétude du début d'une journée banale.

***

Soudainement un vrombissement, venu de je ne sais où, chatouille mes tympans : tous aux abris… un ouragan transperce la chambre claire, vociférant moult insultes à l'encontre de «ces connes de secrétaires»… Michèle, en pleine forme, dopée à l'uranium 235 enrichi, s'abat en piqué sur la pauvre victime en place à la réception…

– …Les étiquettes du 1er CT(2) sont fausses. Non mais c'est pas possible… Grrr…

– Bonjour Monsieur… pour quel examen?

– Grrr… Non mais tu n'as pas entendu ce que je viens de te dire… les…

– Bonjour Madame. Veuillez vous asseoir deux minutes, je suis tout de suite à vous!…

– …Les étiquettes du…

– Voui, ce que tu viens de me hurler à la tronche, je ne vois pas comment je n'aurais pas pu l'entendre! Ça vient…

– Grumpf…

– Grrr…

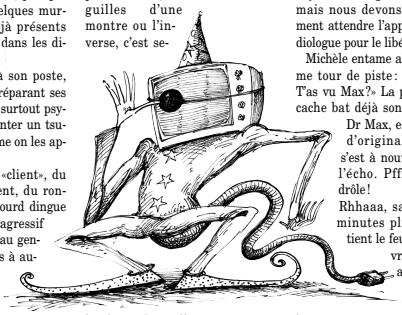
***

Le ton est lancé, c'est parti pour une journée d'enfer au scanner!

Au programme vingt-trois examens, sans compter les additionnelles urgences…

Monsieur A, dont les étiquettes sont enfin correctes, est placé dans sa petite cabine et entame son strip-tease, tandis que notre Michèle nationale entreprend son «tour de chauffe» du marathon du jour.

La boucle de base comprend une traversée de la salle de lecture au pas de course, dans le sens des aiguilles d'une montre ou l'inverse, c'est selon les embouteillages rencontrés au passage, une pirouette Bielmann en chambre claire, un lancer d'œil au vasculaire façon peep-show, retour par un crochet à l'IRM et au comble du désespoir, on échoue à faire le pied de grue devant les salles d'US (3)…



Le Dr Max, toujours matinal, est déjà à l'œuvre, du gel plein les pattes, la sonde glissant sur les pentes d'un ventre bedonnant. Il sort de la salle en soupirant… «…il faudra le passer au scanner, j'y vois rien…» maugrée-t-il avec un sourire gêné, le tout en examinant le bon de Monsieur A.

J'entreprends Monsieur B après avoir, moi aussi, fait mon tour de chauffe et quémandé les instructions.

Pendant ce temps, Michèle s'affaire à équiper son patient de moult tuyaux et autres accessoires dans tous les trous ou presque… quel beau métier! Le voilà paré à l'insu de son plein gré pour son tout premier scanner… pas sûr qu'il reviendra au vu de la mine déconfite qu'il affichait à l'approche de Michèle armée de son tube de KY (4) dans la main gauche et de la sonde à lavement dans la main droite!

Bref, on peut enfin commencer, alors que Monsieur B est déjà prêt, dans les starting-blocks de sa cabine.

Tout se passe à merveille, les images sont bonnes, Monsieur A, dont le rouge du visage est monté d'un ton, à cause de Michèle ou grâce à elle, a néanmoins bien supporté l'injection. On jurerait maintenant un gros gyrophare nous envoyant des signaux de détresse, mais nous devons malheureusement attendre l'approbation du radiologue pour le libérer…

Michèle entame alors son deuxième tour de piste : «T'as vu Max? T'as vu Max?» La partie de cache-cache bat déjà son plein. Ce cher Dr Max, en cruel manque d'originalité ce matin, s'est à nouveau planqué à l'écho. Pfff… Même pas drôle!

Rhhaaa, sacré Graal, dix minutes plus tard on obtient le feu vert pour délivrer Monsieur A, alors que Monsieur C (le bedonnant de l'US), Monsieur D (l'urgence du Dr Paf) et Mme E (le rendez-vous de 9h) sont tous entassés à la salle d'attente qui commence à ressembler davantage à Tian'anmen un jour de répression qu'au cosy salon de thé de la reine d'Angleterre.

On retire tout l'attirail de Monsieur A, qui se précipite dans sa cabine sans demander son reste pour soulager ses intestins inondés…

Monsieur B, toujours dans ses starting-blocks, est installé sur la table du scanner encore chaude et dans des effluves omniprésents de brise d'anus… charming!

Le pauvre a aussi droit à la totale. Pendant que je l'équipe, Michèle entame son 3e et 4e tour du service à la recherche des dossiers, des docteurs, des ordres, sans oublier les images et le CD!

Tout naturellement, la très tristement célèbre imprimante Canon a bourré… Avalanche de jurons à son égard alors que deux techniciens s'échinent le dos, et les nerfs, à essayer de la débloquer. Il va falloir s'armer de courage et d'une bonne dose de patience. Ça se trouve en kit? Injectable? Envoyez donc une palette à la radiologie et en express SVP!

Bref, retour de Michèle à la console, les semelles en surchauffe, la logorrhée sous-jacente, je suis prête pour l'injection. Cui cui cui cui

(Suite en page 6)

Avant les élections

Le patronat vaudois avait déjà perdu les pédales

Pour Christophe Reymond, directeur du Centre patronal, la situation est claire. Un Conseil d'Etat de gauche «sera moins accommodant que son prédécesseur de droite. La gauche va exercer le pouvoir. Elle ne se contentera pas de l'occuper à l'image des radicaux.»

Marco Danesi, «La gauche au pouvoir inquiète l'économie», in *Le Temps*, 26 mars 2012

Après les élections

Le nouveau pouvoir affiche déjà de profondes divergences de vue

«Je crois qu'on est au service de son parti, on est au service ensuite de la population, et puis on est au service de l'institution.»

Anne-Catherine Lyon, supra RTS-La Première, 1er avril 2012, 18h10

«On est, comme l'a dit Anne-Catherine Lyon, là pour servir des idéaux, des projets, et puis l'intérêt général.»

Pierre-Yves Maillard, supra RTS-La Première, 1er avril 2012, 18h12

LA DISTINCTION
Publication bimestrielle de l'Institut pour la Promotion de la Distinction case postale 125 1000 Lausanne 18
redaction@distinction.ch
www.distinction.ch
Facebook: La-Distinction

Abonnement: Frs 25.– au CCP 10–22094–5
Prix au numéro: Suisse: 4.35 francs
Europe hors zone franc: 2.90 €

Collaborèrent à ce numéro:
Jean-Frédéric Bonzon
lA broutille de service
Charles Chopin
François Conod
Alain Freudiger
Jean-Jacques Marmier
Gil Meyer
Henry Meyer
Boris Porcinet
Marcelle Rey-Gamay
Schüp
Cédric Suillot
Marcelin Switch
Sylvielachipie
Igor Texte

Nominations pour le Grand Prix du Maire de Champignac 2012

«Parler avec Nicolas Donzé relève du plaisir. En effet, il vulgarise merveilleusement bien sa matière grise…»
Stève Leger, in *Police*, magazine de la police cantonale valaisanne, n° 40, hiver 2011

«On peut quand même pas laisser dire tout et rien en même temps.»
Bertrand Zufferey, secrétaire général des Syndicats Chrétiens Interprofessionnels du Valais, supra RSR1-La Première, 30 janvier 2012, 8h24

«Ce qui semble réaliste un jour peut ne plus l'être deux heures plus tard.»
Cédric Tonoli, assistant personnel du président du Servette FC, in *Le Temps*, 8 février 2012

«Si Picasso avait peint la Vaudoise, on aurait dit: "Tiens, un Picasso!" Si toi, tu la peins, on dit: "Tiens, la Vaudoise peinte par Bertossa." J'espère me faire comprendre!»
Claude Richard, syndic de la Commune autoproclamée d'Ouchy, in *Journal d'Ouchy*, février 2012

«Ce langage des signes, vous l'avez appris dans des circonstances assez inouïes.»
Georges Pop, fine oreille, supra RSR1-La Première, 13 février 2012, vers 5h40

«On a perdu la licence? Ce n'est pas grave, j'en avais fait une copie la semaine passée.»
Islam Satujev, vice-président du Xamax, in *20 Minutes*, 27 janvier 2012

«Les actions Petroplus –qui ne valaient déjà rien– ont fini de s'écrouler de 84 %, hier à la bourse de Zurich.»
Pierre-Alexandre Sallier, journaliste très économique, in *Le Temps*, 25 janvier 2012

«Surtout qu'après un marathon électoral d'une année, les candidats prêts à braver le froid sont de moins en moins chauds pour rester debout toute la journée dans un vent perçant.»
Mathieu Signoreli, in *Le Temps*, 3 février 2012

Hors concours
«En février 2008, j'ai organisé des États Généraux sur la montée de la violence. À cette époque-là, beaucoup de gens ont rigolé et estimé que c'était de la propagande. Quatre ans plus tard, personne n'en doute.»
Jacqueline de Quattro, Champignac d'Or 2011 supra RSR1-La Première, 1er février 2012, vers 18h35

Seul l'abonnement à LA DISTINCTION vous autorise à vous dire distingué
Frs 25.– par an, c'est donné!

Charles Chopin au pôle Nord — par Charles Chopin

(Publicité)

Une coopérative autogérée, alternative.
Une librairie indépendante, spécialisée en sciences sociales et ouverte sur d'autres domaines.
Un service efficace et rapide.
Un rabais de 10% aux étudiants et de 5% à ses coopérateurs.

LIBRAIRIE BASTA! Petit-Rocher 4, 1003 Lausanne, Tél./fax: 625 52 34 / E-mail: chauderon@librairiebasta.ch
Ouvertures: LU 13h30-18h30, MA-ME-VE 9h-18h30, JE 10h-18h30, SA 10h-17h00
Librairie Basta! - Dorigny, Anthropole, 1015 Lausanne, Tél./fax/rép.: 691 39 37 / E-mail: dorigny@librairiebasta.ch
Ouvertures: LU-ME 9h-17h, JE 10h30-17h, VE 9h-16h00

Courrier des lecteurs

Des rives du Danube

Imaginant sans doute passer comme chat sur braise, et de la sorte, éviter tout incendie, M. Jean-Jacques Marmier, dans le numéro 141 de *La Distinction* et dans l'article qu'il consacre à un livre de Laurent Flutsch, se permet au travers d'une note de bas de page (!) reléguée sous l'intitulé «(2)» des commentaires très désobligeants envers le onze légendaire hongrois qui disputa en 1954 une non moins légendaire finale de coupe du monde de football dans ce qui était encore – et qui le deviendra bientôt de toute éternité – le légendaire stade de la Pontaise. Sa qualification de Ferenc Puskás en «major bedonnant» est particulièrement difficile à avaler. Dois-je rappeler à Monsieur que la Hongrie souffre actuellement d'une incompréhension totale à l'étranger (lire *Le Temps* du 10 mars 2012) sous prétexte de critiques au chef du gouvernement Viktor Orban? Dois-je rappeler à Monsieur que le Traité de Trianon de 1920 a amputé la Hongrie des deux tiers de son territoire? Dois-je rappeler à Monsieur que la Hongrie en insurrection a été lâchement abandonnée par l'Occident en 1956? Dois-je aussi rappeler que la Hongrie fut le premier pays à s'émanciper de la tutelle habsbourgeo-autrichienne dès 1848, ce qui devrait pourtant éveiller un écho solidaire au cœur d'un Suisse? Dois-je rappeler encore que la Hongrie fut la première à faire tomber le rideau de fer en 1989, suscitant l'enthousiasme du «monde libre» – sans lendemain hélas, puisque les investissements sont plutôt partis depuis en Pologne et en Slovaquie? Mais, mon bon Monsieur, vous ne vous rendez visiblement pas compte de la cote d'alerte de la frustration et de l'incompréhension dont souffre le peuple hongrois, et dont le peu de profondeur du Lac Balaton offre une illustration efficace des débordements possibles, frustration qui n'a pas cessé depuis les travaux de Sámuel Gyarmathi qui, rattachant le hongrois aux langues finno-ougriennes en 1799, nous privait par là de notre ascendance hune! Or dans cette immense incompréhension, cette persistante dénégation de notre être, et j'ose dire ce mépris, une chose semblait acquise, universellement partagée, et c'était précisément la valeur de notre onze légendaire qui suscita l'admiration dans le monde entier. Et voici que sous prétexte d'une note de bas de page bas de gamme, bas de coup, bas de fond, vous détruisez la seule dignité incontestable qui nous restait en cette période critique. J'osais espérer, pour une raison évidente dans votre rédaction, qu'une magyarophilie, ou du moins, un magyaronon-alignement, prévalait à *La Distinction*. Ce n'est manifestement pas le cas.

Je ne vous salue pas, et vous souhaite, contrairement au chat sur braise que vous semblez affecter, de tout brûler sur votre passage, à l'instar de notre cher aïeul Attila.

András Avekszi-Szábo,
de Yahoo.hu

Tout en le laissant librement exprimer l'intensité du chagrin national de la Grande Hongrie, nous signalons à notre aimable lecteur que la tragique finale de 1954 se déroula au stade du Wankdorf à Berne et non pas à Lausanne. [*Réd.*]

La Rrrrévôlution

Ainsi le canton de Vaud vient encore de se doter durablement d'un gouvernement de gauche. Le précédent épisode de cette mauvaise farce commença en 1845, à la suite du scandaleux coup d'État emmené par le protobolchévique Henry Druey. Certes, le récent basculement a pris des apparences démocratiques, mais il n'en demeure pas moins que le droit naturel, la sérénité fiscale, les bonnes mœurs et l'équilibre budgétaire ne vont pas tarder à être remis en cause. Que faire?

Casimir-Amédée de Va-t-en-Ville,
à l'avenue de Rumine

Cher lecteur, le remplacement d'une hégémonie radicale-socialiste par une majorité socialiste-radicale à l'exécutif ne risque guère d'entraîner un vaste mouvement de spoliation des anciens possédants (comme vous) ou des nouveaux riches (que vous exécrez). Dans le doute, vous pouvez toujours transformer votre résidence secondaire de Montana-Crans en résidence principale. Cela demeure autorisé. [*Réd.*]

Le coin de lA broutille de service

L'ignorant

Le diable, instruit des détails du lexique humain, vend des élixirs (1) délivrant de la balourdise. Ses breuvages ont le goût du savoir, la couleur du savoir, l'odeur du savoir. Notre soif de métamorphose engendre une propension à la crédulité qui fait que nous croyons à la matérialité des mirages. Le diable, par exemple, distribue des postiches aux passants et les persuade qu'une moustache vient de leur pousser. C'est un véritable marché qui s'ouvre alors, celui des rasoirs à tête démontable (2). La vie ne nous apprend rien et franchement, ce n'est pas un souci. Le problème est la chimère qui perpétue l'illusion de l'inverse. Car lorsque *le moi* ignore qu'il *est nu* (3), il s'expose aux courants, et s'enrhume et se grippe.

En qualité de critique gastronomique (je travaille pour un guide réputé), manger, pour moi, c'est penser. Outre la haute cuisine qui reste notre domaine d'élection, le management stratégique a décidé de développer une *politique de la petite cuisine*, afin de rendre leur rayonnement aux tables populaires. C'est moi qui suis en charge de ce ministère, eh oui. Je sillonne le pays et l'arrière-pays à la recherche de notre identité culinaire nationale. Mon rendez-vous préféré est, chaque troisième lundi de février, celui de la *Grande foire à l'andouille*. Faire l'andouille est un art et une spécialité inimitable (ceux qui savent de quoi je parle me comprennent, et vice-versa). Il existe des contrefaçons d'à peu près tout, sauf de l'andouille. Jamais de copies, que des originales. Il y a dans ce produit du terroir plus qu'un savoir-faire ancestral, il y a des valeurs – une culture, une civilisation. La civilisation de l'andouille. Mais nos régions recèlent d'autres trésors: la panse de brebis farcie, la bavette saignante, le tablier de sapeur (4), etc. Et les tripes, tudieu! Je leur parle, moi, aux tripes, quand elles sont à la mode de chez nous. Ça met l'eau à la bouche, hein? Ah, voilà le plat du jour. Allez, au boulot, mon ciboulot! Mon cerveau est mon fidèle compagnon, je dois pouvoir compter sur lui en tout temps, il me remémore des saveurs, des teneurs, des arrangements – c'est lui qui ordonne ensuite cette exhaustivité sensationnelle en combinaison rationnelle donnant naissance à mon jugement. La critique gastronomique est un art du jugement, dans lequel les cinq sens forment un bouillant attelage conduit par le bon sens. J'entretiens donc ma cervelle comme un athlète son corps, un chef ses casseroles. Et je suis en permanence à l'affût des nouveautés dans mon secteur d'activité où, ce n'est rien de le dire, la concurrence est forte. Tiens, pas plus tard qu'avant j'ai acheté à la librairie du coin un guide que je ne connaissais pas, découvert en vitrine: *André Guide – Les nourritures terrestres* (5). Je vais le commencer au café et vérifier leurs cibles. Eh oui, ce n'est pas un métier simple, il faut être attentif et réactif. On se fait même éreinter par des journalistes: des critiques de la critique, où va-t-on? L'un d'eux m'a un jour, dans un article, traité de *pur boétien* (6), rien que ça. Bref. Pas mal ce coq. Même mort, le roi de la basse-cour chante encore au palais, et plutôt trois fois qu'une. Un bon coq au vin, c'est comme un beau lever de soleil, on ne s'en lasse pas. Mais… Je sens que mes papilles font de la résistance, il y a quelque chose qui cloche. Ce n'est pas grand-chose, une broutille… Je n'arrive pas à l'identifier, concentronsnous… Mmhh…? Oui! J'ai trouvé: les lardons! Ils ne sont pas comme ils devraient être. Allez, c'est au cerveau de travailler, réfléchissons. Mmhh… ? Il me semble avoir lu quelque chose sur l'abattage dans les journaux, dernièrement… Qu'est-ce que c'était déjà… ? Oui, c'est ça! Toute la viande de l'Île est halal! Je ne peux pas laisser passer cela, je dois en avoir le cœur net. *Hep, Garçon!… Dites-moi mon brave, auriez-vous l'amabilité de m'indiquer la méthode d'abattage de vos porcs?*

lA broutille

1) Cf. Morris, *L'élixir du docteur Doxey*, Lucky Luke n° 7, 1955
2) *«Ce sont mes convictions; si tu ne les aimes pas, j'en ai d'autres.»* Groucho Marx
3) Cf. Hans Christian Andersen, *Les Habits neufs de l'empereur*, 1837
4) A ne pas confondre avec *le sablier de ta peur*, ce qui est autre chose, tu en conviendras.
5) *«Chaque nouveauté doit nous trouver toujours tout entiers disponibles.»* André Gide, *Les nourritures terrestres*, Gallimard, 1897, p.67
6) *«Méfiez-vous de tout le monde et en particulier de ceux qui conseillent de vous méfier.»* Étienne de La Boétie (1530-1563)

Solidarité entre nations et entre espèces

Berne remplace les ongres de Hongrie, Budapest sauve les authentiques chiens magyars

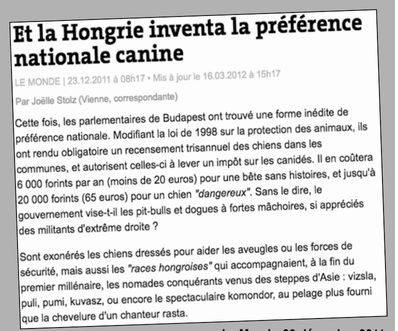
EN BREF

AVENCHES

Etalons envoyés en Hongrie

Deux étalons de la race des Franches-Montagnes ont été exportés à la fin janvier en Hongrie pour repeupler une race locale. Le Haras national suisse à Avenches espère ainsi contribuer à la sauvegarde des Mur Island, une des dernières races de trait léger d'Europe. Les étalons ont été envoyés en Hongrie dans le cadre d'une collaboration au niveau européen, explique Anne Rizzoli, porte-parole du HNS, confirmant une information d'«Agri». Les similitudes entre les deux races ont joué en faveur du cheval suisse. Le but est d'amener du sang neuf à la race hongroise Mur Island. ATS

La Liberté, 25 février 2012


Et la Hongrie inventa la préférence nationale canine

LE MONDE | 23.12.2011 à 08h17 • Mis à jour le 16.03.2012 à 15h17

Par Joëlle Stolz (Vienne, correspondante)

Cette fois, les parlementaires de Budapest ont trouvé une forme inédite de préférence nationale. Modifiant la loi de 1998 sur la protection des animaux, ils ont rendu obligatoire un recensement trisannuel des chiens dans les communes, et autorisent celles-ci à lever un impôt sur les canidés. Il en coûtera 6 000 forints par an (moins de 20 euros) pour une bête sans histoires, et jusqu'à 20 000 forints (65 euros) pour un chien *"dangereux"*. Sans le dire, le gouvernement vise-t-il les pit-bulls et dogues à fortes mâchoires, si appréciés des militants d'extrême droite ?

Sont exonérés les chiens dressés pour aider les aveugles ou les forces de sécurité, mais aussi les *"races hongroises"* qui accompagnaient, à la fin du premier millénaire, les nomades conquérants venus des steppes d'Asie : vizsla, puli, pumi, kuvasz, ou encore le spectaculaire komondor, au pelage plus fourni que la chevelure d'un chanteur rasta.

Le Monde, 23 décembre 2011

Reportage aux confins de la Romandie

La rive vaudoise du lac de Morat résiste au bilinguisme !

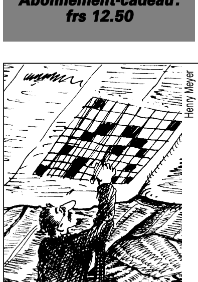
Le supermarché du camping d'Avenches a profité d'un changement d'enseigne, de PAM à SPAR, pour renoncer à toute concession.

Distinguez-vous : offrez
LA DISTINCTION
à vos parents, proches, amis et ennemis
Abonnement-cadeau : frs 12.50

Rébus de la société

Solution de la page 7

Nuria Gorrite
(nu – riz – A – go – riz – thé)

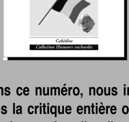


Solution des mots croisés de la page 7

De gauche à droite
1. jurassienne – 2. érable – nous – 3. républiques – 4. utes – louera – 5. sérénades – 6. arase – et – bi – 7. las – pu – ères – 8. EL – narguent – 9. métallurgie.

De haut en bas
1. Jérusalem – 2. urétérale – 3. râperas – 4. abusés – na – 5. SLB (BLS) – Népal – 6. sella – URL – 7. iode – GU – 8. enquêteur – 9. noués – reg – 10. nuer – béni – 11. essayiste.

Les apocryphes



Dans ce numéro, nous insérons la critique entière ou la simple mention d'un livre ou d'une création, voire d'un auteur, qui n'existe pas, pas du tout ou pas encore.

Celui ou celle qui découvre l'imposture gagne un splendide abonnement gratuit à *La Distinction* et le droit imprescriptible d'écrire la critique d'un ouvrage inexistant.

Dans notre précédente édition, l'ouvrage attribué à Laurent Flutsch, *Récits venimeux et autres histoires empoisonnées*, prétendument paru chez Cabédita, était un faux absolu, malgré son grand intérêt et son immense crédibilité.

Reconstitution

LES ÉLUS LUS (CXII)

Bourgeois de

« Encore un pensum qui me fait regretter d'être radical.

CORRESPONDANTE PÉRIPHÉRISCOPIQUE – MARCELLE REY-GAMAY

Naguère on devenait directeur de collège parce qu'on était du bon parti, l'année passée on m'a refusé le poste parce que j'étais trop engagé politiquement. Ça n'empêche pas qu'on me refile tous les sales boulots de défense des institutions et des mauvaises habitudes sous prétexte que je suis de ceux qui incarnent la tradition. Pas plus tard qu'hier soir, au comité des bourgeois où j'étais invité pour associer l'école aux festivités de leur anniversaire…

EUX : – Ça serait sympa de demander aux élèves de créer des affiches en rapport avec le 400e pendant les cours d'histoire et de dessin. On pourrait les présenter dans les vitrines de la ville, ça attirerait l'attention sur notre manifestation et ça lui donnerait un peu de fraîcheur.

MOI : – Vous avez plein de fric, de nombreux terrains qui rapportent et vous voulez que l'école fasse votre promo et votre déco à l'œil ?

– Pas tout à fait, on pensait organiser un concours, pour motiver les élèves. On utiliserait toutes les productions, par souci d'équité, mais on ne récompenserait que les trois meilleures, par souci d'économie.

– À part quelques enfants de bourgeois, personne n'a jamais entendu parler de votre société. Et encore, ceux-ci savent que c'est seulement l'occasion pour certains pères d'exhiber leur fusil le matin de l'Ascension et de boire des verres le reste de la journée avec tous les autres. Comment demander aux élèves d'illustrer une société qui ne présente aucun intérêt pour eux et dont la plupart ne pourront jamais faire partie ?

– Justement, en développant son caractère historique et folklorique, on éviterait d'aborder le côté discriminatoire. Et puis on peut parler de l'évolution des armes au cours des siècles, en insistant sur l'aspect sportif plutôt que sur l'aspect guerrier, bien entendu.

– Alors vous êtes bien placés pour en parler vous-mêmes.

– Non, nous, on perpétue la tradition, on ne cherche pas à la comprendre. On a le sentiment de participer à une communauté qui dure depuis longtemps, c'est tout, et c'est bien. C'est votre boulot de pédagogue d'expliquer qu'une chose mérite d'exister simplement parce qu'elle a traversé les siècles. Et vous allez sûrement trouver plein d'anecdotes intéressantes dans les archives que l'on met à votre disposition. De toute façon, personne ne sait écrire parmi les bourgeois actifs de la société. Vous ne pouvez pas imaginer le temps qu'il a fallu pour aider le président à rédiger le mot de bienvenue de la plaquette… Et bien sûr nous vous remettrons la bourgeoisie d'honneur lors du banquet d'anniversaire.»

«Si vous regardez sur votre carte d'identité (ou celle de vos parents), vous verrez que ce n'est pas l'endroit où vous habitez qui y est inscrit mais votre commune d'origine. C'est comme si, en Suisse, cette ville ou ce village est plus important que le lieu où vous vivez. On dit que vous êtes bourgeois de cette ville ou de ce village.

La plupart d'entre vous n'habitez pas cet endroit. Ce sont vos parents, ou vos grands-parents ou arrière-grands-parents qui y vivaient et qui ont quitté votre commune de bourgeoisie pour aller travailler, se marier et habiter ailleurs. Mais ils restent, et vous restez, bourgeois de cette commune. C'est cet endroit qui compte.

*Si vous êtes étrangers, et que plus tard vous vous naturalisez, c'est-à-dire que vous devenez Suisse, vous avez de la chance : car vous pourrez choisir de quelle commune vous voulez être bourgeois. Vous pourrez choisir ***, ou un autre endroit que vous aimez bien. Les autres, vous gardez la bourgeoisie qui est celle de vos parents.*

*Il existe des villes et des villages où les enfants et petits-enfants des bourgeois qui sont partis il y a longtemps aiment tellement leur ville qu'ils y reviennent, si possible chaque année, pour y faire une fête. C'est le cas des bourgeois de ***, qui presque tous habitent ailleurs en Suisse et en France, et qui reviennent chaque année à l'Ascension pour faire du tir et discuter entre familles très proches. Beaucoup retrouvent des cousins et des amis.*

*Ensemble, les bourgeois forment une société, comme les footballeurs, les hockeyeurs ou les musiciens de la fanfare. Mais leur société est particulière, parce que l'année prochaine, elle va fêter ses quatre cents ans. C'est la plus vieille société de ***! Il y a d'autres sociétés qui existent depuis longtemps : le football-club existe depuis 100 ans. La société de Jeunesse existait déjà il y a deux cents ans ! Mais c'est la société de tir des Bourgeois qui est la plus vieille, avec 399 ans. En 1611, le tir des bourgeois, c'était le seul club sportif de l'époque à ***. Les bourgeois s'entraînaient au tir à l'arquebuse et au mousquet (des très vieux fusils) pour être prêts à se défendre s'il y avait la guerre. Heureusement, il n'y avait déjà presque plus de guerre en Suisse, et ils s'entraînaient surtout pour le plaisir, dans un concours où le premier est appelé Roi du tir. Il recevait une couronne de lauriers ou de feuilles de chêne qu'on lui mettait sur la tête. On fait toujours ainsi chaque année à l'Ascension et les tireurs défilent ensuite en cortège dans la Grande Rue de *** avec la fanfare, puis ils vont dîner et faire la fête.*

*Cette société va faire une grande fête pour ses 400 ans l'année prochaine. Et quand on est content de fêter son anniversaire, on invite beaucoup de monde. Vous êtes, vous les élèves des écoles et vos maîtres, aussi invités à la fête. Et les bourgeois de *** vous remercient déjà pour le cadeau d'anniversaire que vous préparez avec vos maîtres et vos maîtresses aux leçons de bricolage, de dessin ou de travaux manuels.»*

M. R.-G.

Nota Bene
La lettre en italiques a bien été rédigée par un conseiller communal radical et distribuée aux élèves et aux parents. Le reste est pure fantaisie, cela va de soi.

Découverte de proximité

Les dessous de la belle paysanne

«EN entrant à Lausanne, rien ne vous en paroîtra bien remarquable : la principale rue contient cependant quatre auberges…» (1) Longtemps cette opinion, répétée dès la Renaissance, prévalut au sujet de la cité de l'évêque. Le passant abordant ses rives se devait d'abandonner tout espoir de divertissement. Se munissant d'un bonnet de nuit, il ne lui restait plus qu'à se coucher de bonne heure. La «belle paysanne qui a fait ses humanités» demeurait farouche pour l'explorateur venu des antipodes ou de plus près. Le cliché eut la vie dure, mais aujourd'hui il se meurt, car enfin Corajoud vint.

Nul n'ignore les merveilleuses balades accompagnées que propose ce poète aussi urbain que rural : *À travers Lausanne, d'un lac à l'autre* ; *Redécouvrir les parcs* ; *De la source du Flon à la STEP pour les anosmiques* ; etc. Mais voici que son répertoire vient de s'élargir d'une pièce inattendue et remarquable. En 128 pages serrées, munies de toutes les indications pratiques et de tous les conseils de prudence nécessaires, il nous livre un guide de l'insolite, de l'étrange et parfois du menaçant dans le sous-sol de la capitale vaudoise. Les découvertes sont nombreuses.

Inutile d'énumérer les lieux inconnus ou méconnus –même des indigènes les plus enracinés–, car il faudrait tout retenir. De la collection de crachoirs en porcelaine offerts par Chou En-laï et pieusement conservés dans les caves d'une librairie de Chauderon autrefois maoïste au souterrain secret qui relie de longue date l'hôtel de ville à la colline de la Cité (creusé afin que le Conseil d'État puisse espionner la Municipalité oppositionnelle, il ne sert désormais qu'aux municipaux détenteurs d'un double mandat pour se rendre rapidement d'un pouvoir à l'autre), en passant par le trou noir de la Caisse de pension, tout dans cet ouvrage mériterait qu'on s'y attarde. Nous nous bornerons à n'évoquer qu'un lieu, oh combien mythique !

Dès l'époque gothique, il fut de mise pour chaque bourg de quelque importance de se doter d'un animal emblématique, qui se retrouvait sur ses sceaux. Très vite, afin de sacrifier à la dimension propitiatoire de cette coutume, on en vint à rendre un culte aux animaux ainsi déifiés, et à les nourrir de sacrifices divers. Cette pratique dota Berne d'une splendide fosse aux ours, gigantesque réceptacle à carottes, appelé à perdurer jusqu'à nos jours, quoique largement transformé. Genève fit de même : *«Belle promenade de Plein-palais, bordée d'arbres antiques. Sur le lac, près des chaînes qui ferment le port, on trouve les boucheries qui ainsi ne sauraient nuire à la salubrité de l'air. Non loin, la cage aux aigles que l'État entretient comme le symbole des armoiries de la ville.»* (2) On imagine que cette volière de la place du Molard n'est pas sans lien avec le penchant de nos voisins du bout du lac à se prendre de bec et à se voler dans les plumes.

Et Lausanne, digne chef-lieu du Pays de Vaud, direz-vous, quel fut sa bête emblématique ? On l'a longtemps cherchée. Certains ont cru la reconnaître dans les biches puis les sombres cochons poilus du lac de Sauvabelin ou encore dans les foulques macroules de la rade d'Ouchy. La vérité est ailleurs, et une balade corajoudienne nous permet de partir à sa rencontre.

Entre le chemin des Grandes-Roches et celui du Salève, dans la falaise que surplombe pour quelque temps encore l'antique stade de la Pontaise, tout au nord de ce qui fut autrefois la campagne des Bergières, un creux dans la molasse attire l'attention, œuvre de la main de l'homme. À cet endroit, derrière une grille, fut longtemps installée la tanière de quelques représentants de l'animal-fétiche des Vaudois, encore vénéré secrètement de nos jours dans les foyers libéraux-radicaux. La trace est encore parfaitement visible de cette anfractuosité, qui servit de but de promenade aux Lausannois de bonne famille durant toute l'ère classique : la grotte aux blaireaux.

J.-F. B.

Pierre Corajoud
Lausanne mystérieuse,
gouffres, cachettes et cavernes
Chez l'auteur, 2012, 128 p., Frs 15.–

1) *Itinéraire de Genève, Lausanne et Chamouni*, par M. Bourrit, chantre de l'Église Cathédrale de Genève, et pensionnaire du Roi des Français, Genève, chez J. E. Didier, libraire au Grand Cabinet Littéraire, rue de la Cité, 1791

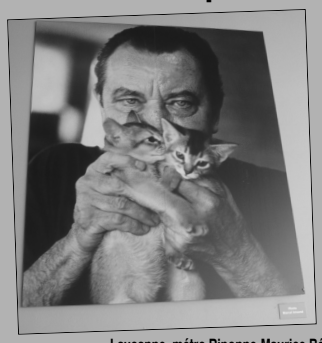
2) *Ibid.*

Devoirs de souvenirs de vacances

Porquerolles (Var), automne 2010

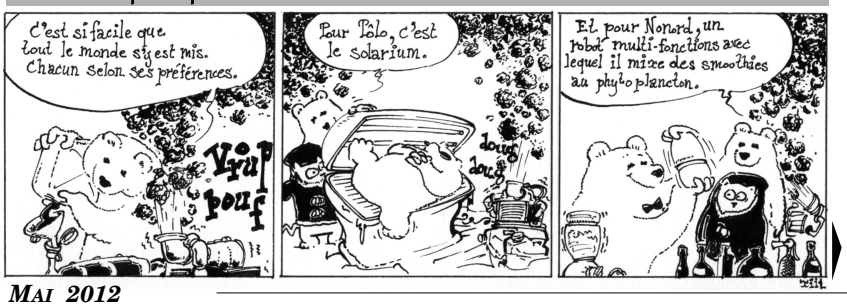
Décor urbain

Chorégraphe lausannois étranglant deux petits chats qui lui bouffaient ses petits rats



Lausanne, métro Riponne-Maurice Béjart

Charles Chopin au pôle Nord — par Charles Chopin



Faits de société

Soupçons de dopage dans la banlieue lausannoise

Lettre d'information au sujet des futurs transports publics dans le projet d'agglomération Lausanne-Morges, mars 2012

Le grand sommeil

Philippe Ségur
Le rêve de l'homme lucide
Buchet Chastel, janvier 2012, 390 p., Frs 32.–

«J'avais décidé de cesser de dormir.» Qu'importe si cette phrase d'ouverture fait ou non référence à la plus célèbre «première phrase» de la littérature française. Une chose est certaine, Simon Perse, le narrateur, écrivain à la renommée semble-t-il acquise, a décidé de (re)devenir lucide. Au revoir la pharmacopée, dont il possède une science considérable, qu'il n'a jamais manqué d'expérimenter sur sa personne, recourant si besoin à la falsification d'ordonnances que les pharmaciens font mine de ne pas détecter. Il a décidé de se concentrer sur son «grand roman», intitulé, bel oxymore, *Le rêve de l'homme lucide*.

La tâche est ardue; l'accomplir passe par la maîtrise absolue de ses pensées comme de ses actes, ne plus perdre une seconde. Partant, il faut se débarrasser du sommeil. Le héros, qui est de son temps, après avoir consulté divers spécialistes et s'être fait diagnostiquer diverses maladies rares, cherche assistance sur l'Internet, en tapant la phrase *«"Comment arrêter de dormir". Un million deux cent cinquante mille résultats. Ça commençait bien.»*

Engagé, sans même y penser, sans lucidité, donc, sur les rails de l'intégration à la vie bourgeoise, en dépit de son caractère révolté voici le héros, après de bonnes études, avec un emploi convenable, un mariage, deux enfants. La redécouverte de Rimbaud (*«la vraie vie est absente»*) sera une révélation. *«À trente ans, je n'emmerdais plus personne et c'était moi qui m'emmerdais.»* Perse abandonne tout, famille et emploi, s'installe dans un modeste appartement et se lance dans l'activité romanesque, non sans succès, ce qui lui impose certaines obligations commerciales et mondaines.

Dans sa quête de lucidité, Perse ne saurait se soustraire à la vie quotidienne. Là aussi la tâche est ardue, car elle est protéiforme, cause de mille contrariétés. L'affrontement de Perse avec la vie quotidienne constitue le sel, mieux, le piment de ce roman bavard et déjanté. Non pas que notre homme soit un personnage lunaire, bien au contraire. Il est malin et porté sur la réflexion. La vie quotidienne, c'est par exemple le maintien du lien avec ses deux enfants. On se délecte des échanges vivaces entre le père et sa fille adolescente, écrivain en herbe, soucieuse du gaspillage de l'eau, reprochant à son père de prendre plusieurs douches par jour (comme il ne dort plus, les scansions temporelles journalières sont difficiles), sur quoi Perse rétorque à sa fille, amatrice de football (une éducation non sexiste, non discriminatoire aura été un principe fondamental) qu'il n'y a pas plus grand gaspillage d'eau que lors de la mi-temps d'un match de foot, avec les effets désastreux pour les égouts de la bière ingurgitée par les spectateurs. L'éducation est aussi affaire de dialectique.

La vie quotidienne, c'est également la quête d'une alimentation saine. Or se nourrir de poisson, d'œufs, de beurre, de viande, c'est aussi se droguer. *«On est bourrés jusqu'aux oreilles d'organoétains, d'alkylphénols et de retardateurs de flamme bromés.»* Le lecteur ignare se demandera ce que sont ces derniers. L'explication fuse. *«C'est un produit qu'on met dans les plastiques et les textiles pour ralentir la propagation du feu en cas d'incendie. Ensuite ça passe dans les aliments, puis dans notre assiette.»* Bienvenue au supermarché.

Afin de maintenir le cap dans son ambitieux projet d'écriture et de veille, Perse consulte un psy, à intervalles réguliers et codifiés. L'homme lucide lui fait confiance mais s'inquiète en même temps de recevoir un SMS annonçant le report d'un quart d'heure de la prochaine séance. À quel moment le SMS a-t-il été expédié? Forcément pendant que s'épanchait le patient précédent. Ce psy que Perse entend, enfin!, griffonner sur son carnet, alors qu'il n'avait pas encore ouvert la bouche, ce depuis un long moment. Suspicieux par la force des choses, doué d'imagination par celle de sa profession, Perse se livre toutefois librement au praticien. Entre lucidité et hallucinations la frontière est poreuse.

«Je est un autre» disait Rimbaud. Qui est Perse? Qui est Philippe Ségur? S'agit-il du «grand roman» projeté? Et si tout n'était qu'illusions, organisées par la société marchande? Laquelle n'a pas, pas encore, le contrôle sur ce qui prête à grimacer ou à rire *in petto*. Il y a de la liberté dans l'air avec ce livre, y compris dans l'agacement que suscite parfois le sens du détail confinant au maniérisme. *(G. M.)*

Devoirs de souvenirs de vacances

Générique de film, Italie, avril 2012

Encore d'actualité

Problématique et pas

«Celui qui veut restaurer le communisme n'a pas de tête. Celui qui ne le regrette pas n'a pas de cœur.»
Vladimir Poutine
(cité en épigraphe du livre)

Du héros éponyme de son roman Carrère déclare: *«Limonov, lui, a été voyou en Ukraine; idole de l'*underground *soviétique; clochard, puis valet de chambre d'un milliardaire à Manhattan; écrivain à la mode à Paris; soldat perdu dans les Balkans; et maintenant, dans l'immense bordel de l'après-communisme, vieux chef charismatique d'un parti de desperados.»* Voilà qui augure d'une imagination fertile, sauf que le personnage dont le romancier retrace les péripéties existe bel et bien, qu'il est un farouche opposant à Vladimir Poutine et que son portrait, à l'automne 2011, a même orné les éditions de plusieurs de nos journaux.

Emmanuel Carrère a eu l'idée astucieuse de transformer un personnage réel (Édouard Savenko, Limonov étant un pseudonyme d'écrivain qui renvoie à *limon* citron et *limonka* grenade) en héros de roman. Ce subterfuge lui permet de s'insinuer dans la subjectivité de son personnage, privauté que n'autorise guère le genre strictement biographique. Et il peut le faire d'autant mieux qu'il a de longue date côtoyé l'homme, l'a plus d'une fois recroisé au cours des années, a lu tous ses livres. Pour le lecteur lambda, l'écart romanesque se trouve encore accusé si, s'abstenant de recourir aux œuvres citées de l'écrivain, il choisit de lui laisser, intégralement, son statut de caractère de fiction et de se tenir envers lui à mi-distance de la sympathie et de l'antipathie, refusant par là d'instruire le procès ou d'entonner le los de ce héros sulfureux.

D'une écriture volontairement atone, qui récuse aussi bien le rythme haché d'un certain journalisme que les ors fanés du style *littéraire*, l'auteur ambitionne de dresser le portrait d'un «fasciste». Il définit extensivement le nerf du fascisme comme *«la façon dont chacun de nous s'accommode du fait évident que la vie est injuste et les hommes inégaux»* et que nier cela est un pieux mensonge. Le contre-pied de cette évidence serait l'idée, formulée dans un *sutra* bouddhiste, selon laquelle *«l'homme qui se juge supérieur, inférieur ou même égal à un autre homme ne comprend pas la réalité.»* Carrère affirme travailler pour sa part à s'incorporer cette idée et à se départir du besoin d'établir constamment des hiérarchies entre les êtres.

Assurément son héros, à travers ses tribulations, présente comme une constante certains traits fascistoïdes. Il n'a rien d'un pusillanime, ne recule pas devant la bagarre, semble irrésistiblement aspiré par le politiquement incorrect; et s'il se montre capable d'attention à autrui, il ne lui manifeste guère de bonté ni d'abandon. De plus, il est aujourd'hui la figure de proue du parti *national-bolchévik* (familièrement *nasbol*), né dans la décomposition idéologique de l'Empire soviétique, dont la doctrine syncrétique intègre des références mystico-fascisantes et libertaires et dont le drapeau se compose d'un cercle blanc sur fond rouge avec, en noir dans le cercle blanc, non la croix gammée, mais la faucille et le marteau! La question demeure cependant problématique et l'intérêt du livre est ailleurs: nous faire reparcourir sur un mode romanesque mais non romancé, sans affadissement, quelques contrées de l'histoire contemporaine.

Moscou, New York, Paris

Grandi en Ukraine dans les années 60, fils d'un tchékiste minable qui n'a pas combattu et que son épouse méprise parce que d'autres, plus habiles, le doublent dans la course à l'avancement, le tout jeune Limonov se cherche des compensations dans la voyoucratie et… la poésie. Débrouille, il apprend à coudre sur le tas et s'assure ainsi des rentrées régulières. Puis il réussit à filer à Moscou avec sa maîtresse plus âgée et, apprenti poète devancé dans la célébrité clandestine par Joseph Brodsky, il y survit quelques années comme tailleur au noir. Mais s'étant rêvé malin et dur, il se lasse de n'apercevoir qu'un horizon bouché et profite d'un délestage brejnévien pour tenter l'exil américain, en compagnie d'une nouvelle compagne (1).

Son expérience new-yorkaise, entre 1975 et 1980, est consignée dans son *Journal d'un raté*. Ce livre, véritable emblème de tous les perdants haineux de la planète, allait le rendre célèbre du jour au lendemain. C'est le récit d'une déréliction. Limonov fraie peu avec ses compatriotes, s'amuse à laisser répandre dans la diaspora russe le bruit, d'ailleurs fondé, qu'il se fait enculer par des nègres, frôle la clochardisation complète, est sauvé par un bienfaiteur milliardaire et large d'esprit auprès de qui il devient le valet choyé et dont, pour récompense de sa générosité, il rêve de tirer une vengeance exemplaire (il aura une fois de sa chambre, au cours d'une réception organisée dans le jardin de la propriété en l'honneur de Kurt Waldheim, le secrétaire général de l'ONU soi-même au bout du viseur d'une carabine dénichée dans quelque armoire!). Glissons…

Entre 1980 et 1989, on le retrouve à Paris où il joue le rôle d'un voyou de charme qui oublierait d'être un profiteur. Édité par Jean-Jacques Pauvert, il rejoint l'équipe de l'*Idiot international* de Jean-Edern Hallier, dont l'ambigu mérite fut peut-être de saccager rageusement les plates-bandes de la bien-pensance. Orphelin de la fierté soviétique qui s'évapore dans la *perestroïka* dont le résultat le plus tangible consiste à ses yeux (2) à demander indéfiniment pardon du passé, comme si l'histoire du pays se résumait à avoir *«été pendant soixante-dix ans aux mains d'un gang de criminels»*, Limonov éprouve sans doute un sentiment semblable à celui qu'exprime Poutine dans la citation mise en exergue. Que l'URSS ait cessé d'intimider l'insupporte et il ne manque pas une occasion de flinguer verbalement Gorbatchev.

Durant son époque parisienne, Limonov s'astreint comme toujours à une discipline de vie exempte du moindre avachissement. Quotidiennement il fait ses pompes, tournoie ses haltères, abat ses 5 heures d'écriture. Seulement, il est arrivé au bout de ses souvenirs, tandis que le tenaille l'envie de rentrer. En décembre 1989 il rallie Moscou, pour découvrir que l'argent est le nouveau prince dont les secrétaires d'État sont les mafieux et les affairistes, et que dans cette principauté où l'on se voit racketté par les prestataires de sécurité, il se sent en porte-à-faux. À peu près au même moment est rapatrié de Dresde en catastrophe un officier du KGB qui se retrouve taxi à Leningrad et pense, tout comme Limonov, que la fin de l'Empire soviétique est la plus grande catastrophe du XXe siècle: Vladimir Poutine.

D'allers et de retours

Commence alors pour le lecteur lambda la partie la plus palpitante du livre, celle où la destinée paradoxale de Limonov s'entrecroise avec la trame d'une histoire encore brouillée: la décennie foutraque (*«Nous avions le choix entre une transition criminalisée et la guerre civile»* aurait dit feu l'ultra-libéral Egor Gaïdar, qui en fut un acteur) qui enjambe, entre l'ancien et le nouveau désordres, cette période de transition brutale pour ceux qui en furent les victimes, et dérangeante pour les soviétologues, effarés d'assister en temps réel à la disparition de leur objet d'étude. Emmanuel Carrère déroule le film d'événements dont les tenants et aboutissants s'étaient obscurcis (s'ils avaient jamais été clairs) et nous remémore des questionnements enfouis.

Défilent ainsi sous nos yeux le putsch farcesque d'août 91, la mise à l'écart de Gorbatchev et la dissolution de l'Union, les privatisations chaotiques qui s'ensuivirent, à l'avantage des malins et des coquins, par un système de bons (*vouchers*) gagés, ou assignés, sur la richesse nationale (en bon français *assignats*, la différence étant que la France d'après 89 dut transformer ses assignats en papiers valeur ne portant plus intérêt, c'est-à-dire en monnaie papier, mais gardons-nous de devenir trop technique) et dont l'expérience décalqua celle des biens nationaux en France: du fait de l'inflation les communs des mortels les bradèrent à des acquéreurs qui les convertirent aussitôt en biens réels largement sous-évalués. De la sorte se constitua la classe des oligarques, dont les fortunes immenses érigées sur les matières premières plus que sur la création de valeur ajoutée se délocalisèrent dans un réseau opaque de sociétés hébergées par des paradis fiscaux. Comme l'écrit Carrère: *«Pour un million de dégourdis qui grâce à la thérapie de choc ont commencé à s'enrichir frénétiquement, 150 millions de clampins ont plongé dans la misère.»*

Ces années de crise sont encore marquées en 1993 par le coup de force anticonstitutionnel de Boris Eltsine, quand il choisit de dissoudre la douma qui lui était hostile et de donner l'assaut à la *Maison Blanche* du parlement où s'étaient retranchés les opposants, avec l'aval de l'Occident qui s'empressa d'adouber cet étranglement de la démocratie (lors de ces événements, relève Carrère, les prétendus *fascistes* tinrent le rôle des communards et les *démocrates* celui des Versaillais). Par la guerre en Tchétchénie, dérivatif visant à sauver le régime eltsinien et à dissimuler les trafics d'une armée corrompue qui ne savait comment justifier la vidée en contrebande de ses arsenaux. Par les brigues de Berezovski approchant un Poutine, qu'il croyait malléable, pour le pire pari de sa carrière, puisqu'il complota à mettre en selle celui qui allait tous les dégommer, lui et ses pareils.

La tranche 1991-93 est également entrecoupée par des séjours, incomplètement élucidés, de Limonov dans la Yougoslavie déchirée par ses guerres intestines. Il est à Vukovar et Sarajevo en 91-92, en Krajina en 93. S'offre-t-il le frisson de la vraie guerre, celle que son père n'a jamais faite? Cède-t-il au vertige de la provocation? Il va du côté du plus fort, s'affiche avec Arkan, se laisse filmer visant Sarajevo à la mitrailleuse ou interviewant Karadzic avec une déférence presque infantile. Cette attitude ne détonne pas avec certaines des opinions qu'il professe, davantage avec le personnage à maints égards attachant que d'autres circonstances révèlent. Carrère ne lève pas le mystère.

L'emblématique Limonov sur fond d'emblème national-bolchévik

ıssionnant

Les exils intérieurs

C'est peu après que Limonov, qui se cherche une bande, va rencontrer les *nationaux-bolchéviks*. Leur pitance idéologique a tout d'un salmigondis combinant diverses pièces rapportées, confusion explicable dans un pays où la circulation des idées demeura si longtemps confisquée et confinée. S'y affirme pourtant une contre-culture paria branchée, transcendant les générations et unissant dans la fraternité des gens qui ne sont ni des profiteurs, ni des singes de l'Occident, ni des tchékistes façon Poutine et son clan. S'ils s'accordent avec Poutine pour refuser le déni du passé soviétique (notamment des sacrifices de la *Grande Guerre Patriotique*), ils sont marginaux relativement au pouvoir d'État, qui ne se prive pas de les persécuter. Limonov, à qui ses livres, désormais édités en Russie, confèrent l'aura du réfractaire, s'y agrège. Sa cohérence, observe Carrère, aura consisté à être toujours du côté des minoritaires.

Ces minoritaires sont aussi des romantiques. Ils rêvent de rééditer à partir d'un des ****stans* d'Asie Centrale une épopée à la Ungern von Sternberg ! Cette chimère conduira quelques-uns d'entre eux, dont Limonov, à participer à un stage d'entraînement dans l'Altaï (limitrophe du Kazakhstan). Lors du deuxième stage, l'année suivante, soit qu'ils aient été repérés ou bien dénoncés, ils sont arrêtés par des gens du FSB. Accusé de terrorisme dans la foulée de l'après-11 septembre, Limonov se voit embarquer pour deux ans de tourisme carcéral dont les villégiatures se nomment poétiquement Lefortovo, Saratov, Engels.

Ces deux années seront, selon Carrère, *«le meilleur chapitre de sa vie»*. En prison il est au plus près de lui-même, décent au sens de la *common decency* orwellienne avec les matons comme avec ses co-détenus. Malgré l'enfermement et les corvées, il se ménage du temps pour écrire et profite de la promenade quotidienne, par tous les temps, pour entretenir sa forme (course, pompes, boxe en plein air). On le respecte. À Saratov, un yogi l'initie même à la méditation, qui est *«le contraire de la rêverie»*. Et d'Engels il va rapporter une expérience étonnante, dont Carrère rend compte en se servant de mots à lui. Limonov est occupé à nettoyer l'aquarium qui orne le bureau d'un officier supérieur. Or, sans crier gare, voici que tout s'arrête. Rien autour n'a changé d'aspect et, pourtant, c'est comme si tout cela devenait réel. *«Il est aspiré par un vide plus plein que tout ce qui est au monde est plein, par une absence plus présente que tout ce qui remplit le monde de sa présence. Il n'est plus nulle part et il est totalement* là. *Il n'existe plus et il n'a jamais été à ce point vivant. Il n'y a plus rien, il y a tout.»* L'auteur parle de *rapt* pour désigner cet accès au réel pur, sans filtre, ajoutant que cette extinction-là et cette lumière-là ne sont pas une hallucination. Sont alors *«congédiés le désir et l'angoisse qui sont le fond de la vie d'homme.* (…) *On a vécu en un éclair toute la durée du monde et son abolition. Et on retombe dans le temps.»* Exprimé dans les mots de Limonov: *«Aucun châtiment ne peut m'atteindre, je saurai le transformer en félicité. Quelqu'un comme moi peut même tirer jouissance de la mort. Je ne retournerai pas aux émotions de l'homme ordinaire.»*

Le rescapé d'une telle expérience se préoccupe-t-il encore de hiérarchiser les individus, en quoi Carrère discernait un critère de fascisme? Le terme doit-il s'appliquer à quelqu'un dont même Anna Politkovskaïa, qui avait suivi un procès intenté à 39 *nasbols* pour vandalisation du siège de l'administration présidentielle, parlait favorablement, ainsi que sur Internet Elena Bonner, la veuve de Sakharov? Je ne suis pas persuadé que sur ce point Carrère remplisse son programme.

Sous la pression de l'opinion retournée en sa faveur, Limonov est libéré prématurément. Hors de prison, il retrouve l'émiettement des oppositions, la frustration et l'éparpillement du combat politique. Sera-ce jamais son heure? Comme autrefois son père se fit brûler la politesse par des rivaux plus compétitifs, comme lui-même fut dépassé dans la course à la notoriété de l'avant-garde russe en URSS ou à New York par Joseph Brodsky, le voilà ex-voyou barré par un autre cador: Vladimir Poutine. Telle est du moins la thèse d'Emmanuel Carrère. Humble lecteur, j'y déchiffrerais plutôt un destin hybride pour des temps hybrides. Assurément, Limonov n'est pas seul de son espèce.

J.-J. M.

Emmanuel Carrère
Limonov
P.O.L, août 2011, 496 p., Frs 33.20

1) Faute d'espace, nous négligeons totalement la recension des amours passionnelles de Limonov, à chaque épisode décisif de sa vie, avec des beautés tapageuses –et cela jusqu'aux punkettes gothiques du *nasbol* qui ne laissent pas de trouver séduisant cet ombrageux âgé. Quand le récit le nécessite, par la grâce de cette écriture assourdie qui est devenue sa marque de fabrique, Emmanuel Carrère nous chronique les ébats de son protagoniste en des pages où la plus franche pornographie apparaît parfaitement naturelle.

2) Pour Emmanuel Carrère la *perestroïka* permit d'enfin pratiquer en URSS l'histoire librement, au lieu que le *«communisme intégral»* se réservait le droit d'abroger la réalité, de remplacer par exemple dans l'Encyclopédie Soviétique l'article Béria par un article sur le détroit de Behring, Béria s'évanouissant à jamais. Ainsi le pouvoir s'arrogeait-il *«le privilège que saint Thomas déniait à Dieu, faire que n'ait pas eu lieu ce qui a eu lieu»*. Nous sommes au regret, ici, d'informer notre lectorat qu'une fois ôté la croyance en une instance de surplomb qui soit le garant de la permanence et de l'objectivité de l'être, c'est-à-dire en un entendement (ou point de vue) absolu, cela ne fait plus guère sens de poser un constat sans constateur, car une telle opération équivaut pour notre pensée à s'annihiler elle-même. Dur…

Notules incrédules, croyances, errances

Esprit, es-tu là ?

CHOSE promise, chose due: le voilà une nouvelle fois, le fabuleux mécanisme de la croyance, superbement démontré dans une lettre de lecteur parue récemment dans un hebdomadaire gratuit à fort tirage:

«Oui, je crois aux paroles des médiums mais je ne les approuve pas. Par leurs pratiques, ils s'opposent aux commandements de Dieu. Dans la loi donnée aux Israélites, la Bible dit "Qu'on ne trouve chez toi personne qui fasse passer son fils ou sa fille par le feu, personne qui exerce le métier de devin, d'astrologue, d'augure, de sorcier […]*" Comme chrétien aimant Dieu, je ne prendrai aucun risque à provoquer Sa colère et Le prie de me garder éloigné de ces pratiques.»*

Magnifique! Cette lettre réagit au témoignage d'une sympathique Jurassienne qui prétend avoir le don de communiquer avec les morts. Pourquoi pas, il suffit d'y croire… Mais là où notre lecteur, dans sa lettre, apporte des hectolitres d'eau à notre moulin d'incrédulité, c'est quand il dit croire aux médiums, et nonobstant prier Dieu pour qu'il l'aide à résister contre cette croyance.

Difficile d'être plus contradictoire. On est bien d'accord depuis Tertullien: la foi est absurde, c'est ce qui fait sa force (la foi chrétienne tout au moins; la foi musulmane au contraire se signale par un constant recours à la raison et au

simple bon sens). Mais notre épistolier oppose deux croyances, il les hiérarchise: oui, je crois aux médiums, aux tables tournantes etc., mais du moment que la Bible m'interdit cette croyance, je me soumets. Mieux vaut ne pas prendre de risque, on ne sait jamais… La question n'est donc pas de savoir si, oui ou non, il y a une possibilité de communication avec les disparus, par le truchement de médiums ou de guéridons. De grands esprits s'y sont laissé prendre, notamment Victor Hugo, qui dialoguait avec ses ancêtres sur l'île de Guernesey. Il s'agit plutôt d'examiner comment fonctionne la crédulité. C'est le fameux mécanisme: j'ai envie d'y croire, donc j'y crois.

Soit dit en passant, merci à l'Église de condamner fermement les superstitions. Pour une fois, pasteurs, curés et athées, combattent ensemble le bon combat (1): il s'agit d'éradiquer les croyances idiotes. Reste à savoir lesquelles sont idiotes. Toutes sauf la vraie foi, selon les adeptes d'une religion, quelle qu'elle soit. Toutes sans exception, selon l'auteur de cette rubrique.

Dans le même ordre d'idées –on en revient toujours à cette bonne vieille soumission à l'autorité– citons cette journaliste de la RTS. Comme elle interviewait un mathématicien de haut vol, elle a quittancé la démonstration du maître par un: «Merci, on vous croit.» Façon polie de dire: «Je n'ai rien compris.»

Croire, croire, croire… voilà le credo de l'humanité. Peu importe en quoi (christianisme, islam, économie de marché, communisme, croissance, tarots, voyance etc.), il faut croire. Si tu ne crois à rien, tu n'es pas un homme. Le fait de croire est inhérent à la condition humaine, disent beaucoup de philosophes. Et le mystère fait partie de nos rêves et de nos angoisses, il est à la fois source d'émerveillement et de terreur.

Pour notre part, nous préférons la merveilleuse phrase de Cocteau dans *Les Mariés de la Tour Eiffel*: «Ces mystères nous échappent, feignons d'en être l'organisateur.»

Au vingt-et-unième siècle, feignons d'organiser nous-mêmes nos propres mystères.

Le reste est superstition.

F. C.

1) Seconde épître à Timothée, 4: 7

Petits Mickeys et grands principes

Jigounov & Sente
Le jour du Mayflower *(XIII, tome 20)*
Dargaud, 2011, 48 p., Frs 18. –

Comment redémarrer une histoire terminée? Yves Sente s'y colle, avec cet épisode entièrement consacré à renouer ce qui avait été dénoué par Van Hamme. Un épisode pour résumer et relancer la machine à succès *XIII*: évasion de coupables, nouveaux souvenirs de l'amnésique, hypothèse d'une organisation secrète masquée derrière celle qui fut démantelée.

Les amateurs seront servis, d'autant plus que Jigounov reproduit parfaitement le trait rectiligne américanophile des années 70, les couleurs traitées à la palette graphique en plus.

Vandermeulen
Ric Remix
Lombard, 2012, 46 p., Frs 24.70

Rare exemple de BD expérimentale publiée par un éditeur grand public, *Ric Remix* est, comme son nom l'indique, un remontage de cases extraites de la série *Ric Hochet* (78 albums parus de 1963 à 2010). Le DJ graphique ne s'est autorisé aucune retouche, seulement quelques recadrages. L'évolution des personnages sur tant d'années devrait engendrer bien des «fautes de raccord» dans leur apparence et leurs costumes, mais le lecteur constate qu'elles ne sont pas si nombreuses, nouvelle preuve de l'immortalité et de l'intangibilité des mythes authentiques.

Ce sont le plus souvent des cases muettes, de pure action, qui sont ici rassemblées. Assommé, poussé dans le vide, noyé, étranglé, abattu et drogué sans cesse, le falot journaliste de *La Rafale* atteint enfin ici la dimension d'un superhéros digne des meilleurs comics américains. Se révèle également la répétitivité navrante d'une telle série, mais ça, on le savait déjà…

Emmanuel Moynot
Pierre Goldmann, la vie d'un autre
Futuropolis, 2012, 166 p., Frs 38.70

La vie de cet *olibrius* (*dixit* Marc Kravetz à propos de Pierre Goldmann) avait tout pour inspirer un récit, seule forme capable d'intéresser un large public à ce destin d'un autre temps. Il fut un gauchiste indifférent aux mouvements sociaux français, un apprenti guérillero revenu de toutes les guérillas, un truand malhabile. Son procès offrit le spectacle de témoins confus, d'un appareil policier à la haine inexpiable, de ténors du barreau chantant faux et ratant les délais de recours, de traîtres mais également de vieux copains mobilisés «pour sauver Pierrot». Avec ses hésitations, sa brutalité, son apaisement difficile, par sa mort violente et jamais élucidée, Goldmann devint malgré lui le symbole ultime d'un Mai 68 qu'il exécrait en réalité.

Le récit est plus qu'abondamment documenté, avec des pages et des pages d'entretiens dans une typographie ingrate, une reconstitution minutieuse des événements, curieusement rédigée en «je». Tout est centré sur le déroulement des cambriolages et des procès subséquents, dans un style qui doit beaucoup à Tardi, l'humour en moins. On subodore une certaine nostalgie de l'auteur pour une époque qu'il n'a pas connue, sans qu'il parvienne vraiment à restituer les espoirs et les fantasmes propres à ces temps-là. Pour cela, il reste les livres de Goldmann.

Jacques Ferrandez & Maurice Attia
Alger la noire
Casterman, 2012, 132 p., Frs 31.40

S'il est un sujet absent dans la bande dessinée classique des années 50-60, ce sont bien les «événements» d'Algérie. Alors que tous les fronts de la Guerre froide furent évoqués de façon plus ou moins allusive, vous ne trouviez rien à l'époque parlant de ce conflit colonial, mis à part la première aventure de Tanguy et Laverdure. Depuis, le sujet a été largement traité, notamment par Ferrandez dans ses splendides *Carnets d'Orient*. Le même auteur revient sur le thème, avec une adaptation d'un polar ayant pour cadre les derniers mois de la domination française.

Rien ne manque: l'OAS, le FLN, les barbouzes gaullistes, les divers groupes sociaux et culturels, les ultras, les cyniques, les attentats, les origines et les suites du drame. Cette exhaustivité finit par agacer, comme un catalogue lasse son lecteur le mieux disposé. En plus, même si la dernière scène se rattache à la fusillade de la rue d'Isly, fracture irrémédiable entre le pouvoir et les partisans de l'Algérie française, le roman de Maurice Attia consiste avant tout en une très classique trame sexe-argent-pouvoir, qui pourrait se plaquer sur n'importe quelle situation un tant soit peu agitée, sans que la dimension propre au fait colonial algérien joue un rôle significatif.

Ralph Meyer & Xavier Dorison
Pied-de-Fer *(Asgard tome 1)*
Dargaud, 2012, 56 p., Frs 21.–

De *Prince Valiant* (1937) au prolifique *Thorgal*, les Vikings ont le privilège, que ne partagent ni les Huns, ni les Magyars, de stimuler l'imagination des auteurs de BD. Barbares et païens, ils sont l'objet rêvé de toutes les projections d'altérité radicale. Les barbus rouquins que nous présentent Meyer et Dorison sont partis à la chasse au *krökken*, le monstre marin légendaire qui hante les fjords. La bête s'incarne finalement en une grosse murène bien grasse, harponnée par un Achab médiéval.

L'album reste dans les canons de la BD classique, avec héros et scènes à grand spectacle, avec un dessin agréable, qui vise avant tout la lisibilité. Le scénario glisse çà et là quelques touches sur les mœurs et les croyances des populations scandinaves.

Pendanx & Dabitch
Abdallahi*, le serviteur de Dieu*
Futuropolis, 2011, 178 p., Frs 43.80

L'actualité malienne récente a remis Tomboctou dans nos mémoires. Voilà une bonne incitation à découvrir cette libre interprétation de la description qu'en donna son premier témoin européen. Travesti en pèlerin musulman, le Français René Caillié (1799-1838) parvint au prix de mille péripéties et autant de souffrances à y entrer et à en ressortir vivant, après avoir constaté que la cité de ses rêves n'était plus que l'ombre de ce qu'elle fut. Ce délabrement clôt une quête douloureuse, que les honneurs dus à l'explorateur ne sauront compenser. Parfois un peu lent et appuyé (il est paru tout d'abord en trois épisodes), cet album illustré de manière picturale, avec de effets de lumière très étudiés, a le mérite de rappeller l'omniprésence de la traite négrière en Afrique. *(M. Sw.)*

Connaissance de la Suisse

Wikistique et calculs d'improbabilité, la réalité augmentée

CELA se passe en Suisse et cela se passe dans les années 2000: il y a la Suisse typique, voici une Suisse atypique. Ce proche ailleurs dont nous parlons, c'est un lieu où, bien loin de l'«immigration massive» et de la «Suisse multiculturelle», seule 2.2% de la population est étrangère. Un lieu où la croissance de population en 2008 a été de 20.7%, soit beaucoup plus que celle du canton de Vaud (+2.4% en 2008, +40% en trente ans, le million en 2035), pourtant reconnu pour son dynamisme en la matière. Dans ce lieu, 54.5% de la population est propriétaire, à l'opposé de cette «Suisse de locataires» défendue par l'Asloca et pourfendue par l'épargne-logement – et 8.3% des appartements y sont inoccupés ou libres, de quoi faire rêver les régions où sévit la pénurie de logements (0.17% à Genève, 0.35% à Zurich, 0.4% dans le canton de Vaud). Dans ce lieu insolite, la politique est extrêmement polarisée, contrairement à la tradition consensuelle de la Suisse, puisque, si l'UDC y a obtenu 39.51% des voix en 2007, la gauche (avec 26.54% pour les Socialistes et 24.69% pour les Verts), y était majoritaire, ne laissant que des miettes (4.32%) aux Radicaux, le grand vieux parti n'obtenant même pas le quorum. Sur le plan économique, cet endroit étonnant affiche un taux de chômage raisonnable de 4.1%, mais aucun emploi dans le secondaire: la désindustrialisation, dénoncée par la gauche mais aussi la droite, est ici plus qu'en marche… Ici où 80% de la population travaille dans le secteur tertiaire (les services!), dont 20% pour la seule hôtellerie.

Mais ce n'est pas tout: dans cet ailleurs surprenant, 0% de la population utilise les transports en commun pour se rendre au travail (!), ce qui semble être non seulement en désaccord avec le bon score électoral des Verts, mais encore avec le goût des Suisses pour leurs transports publics. Et pourtant, dans ce bout de Suisse atypique dont nous parlons, 17.2% de la surface est occupée par des parcs, des ceintures vertes ou des terrains de sport, et seulement 1.6% par des maisons ou des bâtiments, bien loin du bétonnage outrancier qui sévit dans certaines zones. Ici, 88.2% des gens sont protestants et seulement 5.9% catholiques, à rebours du grignotage papiste du pays (15 catholiques pour 14 protestants en 1980, 15 pour 12 en 2000). Contrairement à la Suisse qui vieillit, dans ce lieu improbable, les seniors (plus de 64 ans) sont bien moins nombreux (20.6%) que les juniors (32.4% de 0-19 ans), laissant présager, par cette pyramide des âges, des lendemains détendus en terme d'équilibre entre générations, sans souci de coûts de la santé et de rentes vieillesse.

Tous ces chiffres sont issus de la très universelle encyclopédie Wikipedia, dans sa version rigoureusement anglaise, se fondant sur les statistiques fédérales. Elles concernent la commune de Goumoens-le-Jux, 45 habitants au moment des statistiques (1). On peut regretter l'absence de chiffres sur la criminalité, le pouvoir d'achat, les habitudes de consommation ou l'orientation sexuelle, mais ce sera peut-être pour une prochaine version de la populaire encyclopédie. Il ne semble, par contre, pas que le moindre taux d'absurdité ait été mesuré par les encyclopédistes rapides et autres wiki-compilateurs. Je pourrais donc, sur la même base, poursuivre encore la statistique: je connais un citoyen de Goumoens, et grâce à lui, le taux d'écrivains parmi la population est de 2.2% – chiffre exceptionnel: imagine-t-on 2400 auteurs à Lausanne? 176'000 littérateurs en Suisse? Bref, à pousser et automatiser les statistiques jusqu'à l'absurde, à regarder les brins d'herbe avec un télescope, on change la perception de la réalité – malheureusement plus près du truisme («100% des gagnants ont joué au loto») que de la physique quantique – et une banale commune vaudoise devient un lieu extrême.

Trop extrême: cette Suisse propriétaire, surcroissante, sans étrangers, ultrapolarisée, de gauche, allergique aux transports publics, jeune, non-bétonnée, plus qu'atypique ou improbable, était carrément invivable. Goumoens-le-Jux a fusionné avec deux autres communes en 2011.

A. F.

1. Dernière consultation le 4 avril 2012

Chaque semaine ou presque toute l'actualité mondiale et lémanique sur www.distinction.ch

Les chroniques du TRM (1)

En enfer au scanner!

(Suite de la page 1)

cui cui…. C'est fait! Et c'est reparti pour l'attente du radiologue qui prend de plus en plus plaisir à sa partie de cache-cache… et il faut bien l'avouer, les recherches dans un service sans salle de cafét', cela corse passablement les choses!

Bon, nous voilà bloquées, les deux cabines sont squattées, Messieurs A et B sont toujours et encore scotchés sur leur trône respectif. *Coffee time*!

Monsieur C, Monsieur D et Madame F (bientôt F comme furie), commencent à taper de la semelle en salle d'attente et harponnent toutes les personnes en blanc apparaissant dans leurs champs de vision.

– SVP… SVP… Madame, ça fait 20 minutes que j'attends…

– Et moi je suis arrivé avant…

– Ça va être encore long?

On s'attaque à Monsieur C, le bedonnant, et il n'a pas que le ventre qui soit rembourré, les bras, c'est même combat: deux poteaux. Des veines imbuvables, à décourager un vampire patenté en manque d'hémoglobine. Nous sommes contraintes d'appeler les anesthésistes après quelques essais aussi improbables qu'infructueux!

Vite, un shoot supplémentaire de patience, il en faut avec les rois de la piquouse sans cesse appelés à la rescousse aux quatre coins de la clinique.

***

Alors qu'une heure plus tard, Monsieur D est en cabine, Madame F aussi, Madame E est sur la table, les images de Monsieur A sont enfin disponibles, youhouuu… Mais ce dernier a disparu… grrrr… Il devait partir avec ses images! On apprend finalement qu'en désespoir de cause il est allé boire un coup à la cafétéria. On confie les images à la secrétaire, qui résiste vaillamment à la meute en attente devant son petit bureau et les TRM qui gravitent dans les parages.

Bon, j'espère que vous vous y perdez dans cet alphabet revisité, parce que nous aussi on s'y perd, car on ne les prend pas dans l'ordre, ce serait trop facile, un brin d'audace que diable! A, B, C, E, F, D, G, H… coup de sac!

À 11h30, Madame I comme immonde nous gratifie d'un vomito en jets magistraux juste après l'injection, et au passage précisément avant notre pause de midi pour nous mettre en appétit… Quel beau métier bis! Le mélange avec les odeurs de goudron des travaux adjacents, mmhhh, un pur délice…

Bref, à cette heure, la développeuse a déjà bourré huit fois, Michèle a déjà parcouru pas moins de 17 km 500 à 200 km/h et usé 3 mm de semelles.

Nous avons en permanence une personne sur la table, une en cabine, deux en salle d'attente, trois dossiers de retard avec cette foutue imprimante de m…, la hernie discale qui pointe à force de faire des courbettes à cette dernière, la vessie au bord du globe, le neurone en hypoglycémie, les stocks de patience dans le rouge, bref le tout à trois cheveux de la décompensation.

L'estomac retourné je m'arrache, et cap sur la cafétéria, alors que Michèle sort les rames pour affronter le tout en solo et tenter de surnager jusqu'à mon retour…

***

Trente minutes chrono plus tard, la panse repue, mes voyants de résistance au stress sont tous repassés au vert, je redescends donc à la mine.

Au scanner, c'est Waterloo. Les marteaux-piqueurs font rage de l'autre côté de la mince paroi qui nous sépare des travaux, et labourent sans pitié nos fragiles oreilles.

Les patients se bousculent au portillon, Michèle, seule contre tous a fait ce qu'elle a pu. À mon tour de colmater l'hémorragie de patients pendant qu'elle va prendre sa pause bien méritée. Le retard s'accumule, les urgences pleuvent… Stop, n'en jetez plus, la salle d'attente déborde!

À 12h30, le technicien de garde arrive frais et pimpant pour redonner un peu de couleur à cet équipage à la dérive… On ressort la tête de l'eau, les canots de sauvetage sont rangés, on retrouve son rythme de course au large.

À 13h00 tapantes, Michèle est de retour, boostée comme jamais – et il le faut bien, car l'après-midi commence en fanfare!

Une baleine bleue s'est échouée en salle d'attente. Le pauvre cétacé est affalé sur un fauteuil roulant dont les pneus crient au secours, respire comme une locomotive à la montée et expectore bruyamment de temps à autre de jolis crachats vert tendre bien raclés du fin fond de ses bronches. Les bourrelets débordent de partout, tel du slime gluant, on ne distingue presque plus les armatures de la chaise. L'expression sur les visages de la population présente dans le périmètre acoustique induit de la surprise qui vire rapidement à l'horreur en passant par le dégoût!

«J'espère que ce ne sera pas pour moi»… se disent tous les TRM qui ont repéré le gros lot du jour.

***

Au loto de l'après-midi, entre l'IRM, les US et le scanner… le gagnant est… Shit Shit Shit, bingo, c'est pour ma pomme!

Pfff… trois jurons plus tard, je m'attelle aux douze travaux d'Hercule, dont le premier est de tenter de faire rouler la bête jusqu'au CT. Je chausse mes biceps de compétition et m'approche de Madame M (comme Monster Killer):

– Bonjour Madame…

– Bonj… aourf tchhhh… rkkk…

– Bon appétit, merci… On va aller au scanner…

– Rkkk… aourf tchhh…

– Ouais… ok…

Je pousse de toutes mes forces le fauteuil qui bouge de deux cm… Un gros coup de reins et hop, c'est parti, la moquette souffre et ondule à souhait alors que je pars sous les applaudissements soulagés de la salle d'attente en délire.

Michèle nous gratifie d'une mine déconfite à notre arrivée dans la salle d'examen. La cabine est zappée pour cause de taille. Bon, il va falloir du renfort, histoire de ripper la dame sur la table, ce qui ne constitue pas une mince affaire…

Voilà deux couillus, le torse bombé, l'ego flatté par notre dépendance à leurs gros muscles… mais attention, leur joli entrain va retomber très vite comme un soufflé… car on leur avait promis Miss Suisse romande histoire de les motiver… ouh les garces!

***

Quinze soupirs plus tard, nous voilà à quatre au bord du scan et au bord de la décomposition tant l'odeur des cheveux huileux mêlée à celle des plis suintants est écœurante, des vagues putrides attaquent avec violence nos nasaux retroussés. Notre dos hurle à la mort tandis que Madame M glisse sur le lit d'examen, voilà c'est fait!

On échappe au PR (5) par je ne sais quel miracle… On lui trouve un petit îlot de veines perdu dans un océan de gras, on effectue les images en poussant la dose, le tube chauffe un maximum mais ne cède pas et nous voilà reparties à la chasse au Dr et aux collègues pour en finir définitivement avec ce cadeau!

***

On reprend ce rythme d'enfer avec les patients «standard» qui se sont agglutinés en salle d'attente pendant notre opération «sauvez Willy».

On aligne les cas, c'est: «Bonjour, tournez-vous sur le côté, on vous fait un lavement, on va vous injecter, ça va chauffer, vous respirez comme la machine vous le dit, questions? Non, ok on y va, voilà c'est terminé, au revoir, next!»

On revisite l'alphabet, on court, de plus c'est l'hiver, les températures sont sibériennes et les petites vieilles ont revêtu leur nombre de couches maximal, séances d'effeuillage obligatoires!

On débute par le couvre-chef en essayant de ne pas démolir le chignon aux 36 sixtus, on passe ensuite à l'écharpe enturbannée à triple tour autour du cou, on ôte ensuite le manteau en fourrure synthétique, attention à l'électricité statique, mortels ces trucs-là, puis la jaquette en laine tricotée main, suivi de la robe à boutons avec la ceinture Dolce Gabbana, enfin les sous-couches dont le damart, la gaine à 256 crochets, le soutien-gorge et la chemise de corps…

Ouf, nous voilà fin prêtes mais pour couronner le tout, on n'a pas la créatinine, il faut la faire, puis retrouver une X[e] fois le Dr, car la *clearance* est limite… On injecte? On n'injecte pas? Telle est la question?….

Une fois l'examen terminé, on remboîte le tout dans le bon ordre SVP! Ça prend des plombes et ce n'est pas pour augmenter notre quotient rentabilité. Sans compter qu'il faut encore retrouver l'accompagnant qui a disparu s'en griller une dehors… ou alors quand ce n'est pas Transport handicap qu'il faut rappeler sans cesse… Argh…

***

Ahhh zut zut zut… Le radiologue a oublié de voir Madame R qui nous mitraille du regard chaque fois que l'on apparaît dans son champ de vision. Je suis sûre que la prochaine fois que je passe devant elle, elle va me sauter à la gorge! Et re–zut zut zut, le radiologue est à l'US, il va falloir tenter de l'agripper dès qu'il sort avant qu'il ne redisparaisse je ne sais où…

La cerise sur le gâteau, c'est quand même cette chère développeuse qui ne fait pas mieux que le matin, qui continue à n'en faire à sa tête et à nous pourrir la vie.

On perd un temps fou avec cette imprimante à la con… et on appelle ça le progrès!

La qualité des images, on s'en fout! Une page rose avec une page noire, c'est poétique, mais surtout on s'en fout!

Le temps gaspillé, on s'en fout! Ils ne fichent rien ces techniciens, c'est bien connu!

Le papier dilapidé, on s'en fout! Un arbre par jour, on s'en fout, la forêt amazonienne est encore bien touffue, non?

L'ergonomie de cette technologie avancée nous forçant à nous pencher à 2 cm du sol pour récupérer nos images, on s'en fout, il faut bien faire marcher les ostéos!

***

Il est 16h40 quand Monsieur Z pointe enfin le bout de son nez, et nous, on commence à voir le bout du tunnel… mais non, le scanner ce n'est pas un tunnel, c'est une espèce de gros donut géant. Pfff… vous n'avez décidément rien pigé!

Mais moi ce que je comprends, c'est que si je commence à voir des donuts au scanner c'est que la fatigue l'emporte, que j'ai le neurone laminé, les rotules au tapis, l'énergie au troisième sous-sol, la logorrhée en berne, le sens de l'humour aux abonnés absents, il me subsiste juste une irrésistible envie d'en finir avec ces heures d'enfer au scanner!

Demain, une belle journée s'annonce, on prend les mêmes et on recommence! Youpiii!

Moralité: Faut-il être fou pour bosser là-bas? Non, mais ça aide!

Sylvielachipie

PS: Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé ne serait que pure coïncidence.

1) Technicien-ne en radiologie médicale
2) Scanner (*Computerized Tomography*)
3) Ultrasons
4) Gelée lubrifiante
5) Lavement (*Per Rectum*)

Charles Chopin au pôle Nord

par Charles Chopin

Le vrai principe du cassis de Dijon

DANS la triste culture (qui tient plutôt de la boîte à clichés) de ce début de XXIe siècle, le cassis de Dijon renvoie immanquablement à une décision juridique européenne de 1976. En ce temps-là, la crème de Cassis titrait trop peu d'alcool pour être autorisée en Allemagne : un arrêt fit sauter cette intolérable barrière à l'unification éthylique du continent. Disons-le tout net, ce lieu commun a quelque chose d'injuste.

En effet, le cassis dijonnais vaut mieux qu'un sujet de débat sur les ondes vespérales de la radio-télévision serbe romande (1). Nous lui devons le blanc-cassis, appelé également kir : un tiers de crème de cassis à 16°, deux tiers de bourgogne aligoté. Tout le reste est contrefaçon.

L'origine du blanc-casse se perd dans la nuit des temps du XIXe siècle. Culture de substitution après le passage de phylloxéra, les baies de cassis devaient bien servir à quelque chose. Le plus célèbre apéritif serait, comme la tarte Tatin ou la pizza napolitaine, le résultat d'un accident ou d'une erreur de préparation : confusion de bouteille pour un vermouth-cassis ou ruse de femme pour freiner les effets du marc-cassis, largement consommé dans les coteaux viticoles. Il s'est vu récemment décliné de multiples façons, souvent sur le mode kitsch : kir princier aux mûres, kir impérial à la framboise, kir royal (au crémant de bourgogne), kir lorrain (à la mirabelle) , kir celtique (chouchen-muscadet) et même communard (ou Khrouchtchev, au vin rouge).

Reste à comprendre l'origine de son nom d'usage. Aussi monosyllabique qu'exotique : *kir* évoque l'Orient des fakirs, le Danube des Király ou le suicide japonais. Rien de tout cela ! C'est à un prêtre que ce nom fut emprunté, et là l'anecdote bistrotière rejoint la grande histoire.

Né à Alise-Sainte-Reine, emplacement disputé de la bataille d'Alésia, d'un père barbier, Félix-Adrien Kir (1876-1968) est ordonné prêtre en 1901, assiste passivement aux inventaires des biens du clergé lors de la séparation de l'Église et de l'État en 1905, puis exerce le beau sacerdoce de «catéchiste de persévérance pour les grandes jeunes filles», avant de devenir en 1910 le curé de Bèze, si si si !

La faucille et le goupillon : rencontre entre le chanoine Félix Adrien Kir et le premier secrétaire Nikita Sergueïevitch Khrouchtchev à Paris, le 18 mai 1960

Dans ce village, il se caractérise par une hyperactivité qui ne le quittera jamais : sociétés de gymnastique, chœurs et arrière-salles de patronage le voient se multiplier. Grande gueule dans les réunions de bistrot, force de la nature peu soutenue par la hiérarchie diocésaine, il jouera dans les années trente la partition du propagandiste catholique infatigable. Tartarin local avant de devenir le Don Camillo de Bourgogne, il sert comme solide sergent-infirmier lors de la guerre de 14-18, puis curé-doyen à Nolay, patrie de la dynastie républicaine des Carnot. En 1928, il est directeur des œuvres d'hommes du diocèse de Dijon, puis chanoine honoraire : l'heure de la retraite approche.

L'Occupation est à l'origine de sa seconde carrière. Même s'il est membre de la municipalité pétainiste provisoire de 1940, l'opinion retient ses 58 jours de prison pour soutien aux évadés. Un attentat perpétré à son encontre par les miliciens le dote d'une aura de résistant farouche. Le 11 septembre 1944 (à la même date, en 1513, la capitale de la Bourgogne avait été «libérée de l'envahisseur suisse»), il rentre dans la ville (et se fait photographier sur un tank quelques jours plus tard).

Le catholicisme bourguignon a un côté pittoresque : Mgr Le Nordez, évêque de Dijon, avait été démis par le pape en 1904 sur soupçon d'appartenance à la franc-maçonnerie. On voit après la Libération le chanoine Kir défiler ici et là la poitrine bardée de médailles républicaines. Sans être même membre du MRP (parti démocrate-chrétien français), il arrache la mairie de Dijon aux socialistes dès 1945 et devient député à l'âge de 70 ans. Il sera réélu en 47, en 53, en 59 et encore en 65 (à 89 ans). Dernière soutane de l'Assemblée nationale, en tant que doyen absolu des députés-maires de France, il prononce régulièrement les discours d'ouverture des législatures successives.

En froid avec De Gaulle et les gaullistes, il nargue le pouvoir parisien par diverses escarmouches, dont de fameuses rencontres, réelles ou empêchées, avec l'illustre Nikita Khrouchtchev, autre grand transgresseur des années 50. Un homme qui énervait à la fois le général et le Vatican ne devait pas être totalement dénué de mérites. Dijon lui doit son lac Kir, autrefois lac de Chèvre-Morte, gigantesque aménagement urbain voulu par le chanoine, ainsi qu'un nombre exceptionnel de jumelages, avec des contrées souvent fort éloignées, et encore, bien entendu, des hectolitres de blanc-cassis généreusement déversés lors de toutes les réceptions officielles.

Un curé-politicien capable de dire à Arthur Rubinstein *«Vous jouez bien, mais un peu vite.»* mériterait une biographie complète et fouillée, suivie d'une adaptation cinématographique à la manière des *biopics* consacrées à Edith Piaf ou à Amélie Poulain. Hélas, nous n'avons trouvé (sans trop chercher certes) que cet ouvrage, exceptionnel surtout ses jeux de mots consternants. *«Kir y est ! Et il y sonne !»* y disputant la palme au titre : *Pour le meilleur et pour le kir*.

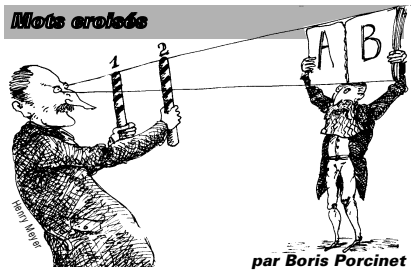
Sa notoriété plaçait le chanoine-maire juste derrière l'abbé Pierre dans le classement des personnalités catholiques préférées des Français de l'époque. On l'a oublié, mais on se souvient encore de Brigitte Bardot, de Bourvil ou de la Dauphine. Une telle ingratitude est regrettable. Félix-Adrien Kir, parfaite illustration de la France quarto-républicaine des terroirs, s'est éteint symboliquement en avril 1968, à la veille des «événements». Robert Poujade (pas le libraire-papetier fiscalophobe, l'autre), son successeur à la mairie, décida de bannir le blanc-cassis des réceptions municipales.

J.-F. B.

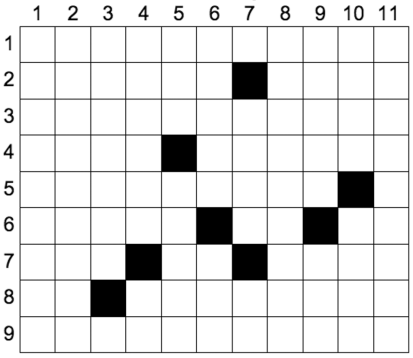
Jean-François Bazin & Alain Mignotte
Pour le meilleur et pour le kir,
le roman d'un mot-culte
JPM, 2002, 209 p., 5 € chez les bouquinistes de la Saône, à Lyon

1) Tapez www.rts.rs, et vous verrez !

Mots croisés



par Boris Porcinet



De gauche à droite

1. Question liée à l'habitat naturel des ours.
2. Pour mon pavillon au Canada – Je, tu, ils.
3. On les compte sur les doigts d'une main en France… pour l'instant.
4. Vieux habitants de huttes – Jouira ou dira du bien.
5. S'entendent bien en fin de journée.
6. Égalise – Pour coordonner – Du genre à aimer tous les genres.
7. Au bout du rouleau – Eu les moyens – Tranches de vie.
8. Élémentaire au début, mortel à la fin – Se moquent.
9. Secteur français qui fait un four après en avoir utilisé beaucoup.

De haut en bas

1. Politiquement, on y joue toujours l'attente à Sion. La dernière, celle du Christ?
2. Voie idéale pour admirer les chutes du rein.
3. En déferas tout un fromage.
4. Méchamment trompés – Nargue au début, et aussi après l'exclamation.
5. Train qui remonte de Domodossola – Est au plus haut dans les sondages au niveau mondial.
6. Habilla son étalon en cuir – Adresse fictive…
7. Remède contre certains champignons vénéneux – Ouvre les guillemets.
8. Chercheur de faits divers ou de divers faits.
9. Reliés – Pierrier.
10. Varier le teint – Ouï avant oui oui pour qui jouit d'ouïr oui.
11. Auteur de vues.

La bonne presse

Stéphane Mazurier
***Bête, méchant et hebdomadaire**, une histoire de Charlie-Hebdo (1969-1982)*
Buchet-Chastel, 2009, 504 p., Frs 44.80

Qu'est-ce qui fait qu'un journal sans pub (par choix ou par manque d'annonceurs) peut tenir le coup et les coûts ? La thèse de Stéphane Mazurier à propos de *Charlie-Hebdo* permet d'imaginer quelques réponses.

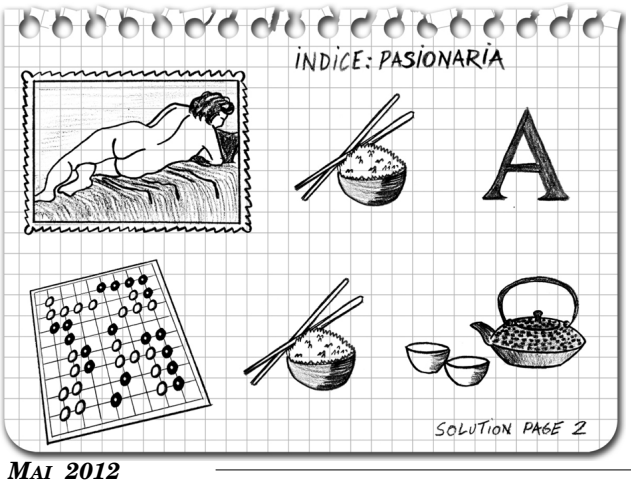
L'incarnation de l'esprit de mai 68 fut lancée, selon son directeur Choron et pas mal de collaborateurs, avant tout pour sauver le mensuel *Hara-Kiri* alors au bord de l'asphyxie financière. Cette opération s'avéra un succès et permit de multiplier les publications des éditions du Square durant la décennie suivante. L'idéalisme et les grands principes ne vinrent qu'ensuite, contrairement à ce qu'imaginèrent bon nombre de lecteurs.

Ce fut en réalité l'interdiction («Bal tragique à Colombey», novembre 1970) qui transforma l'aventure en succès, en déclenchant un quintuplement des ventes (160'000 ex. en 1974). Mais l'érosion commença dès l'élection de Giscard, nettement plus libéral face à la presse que ne l'était le pouvoir pompidolien. À l'inverse de ce qu'on a souvent dit, si *Charlie-Hebdo* meurt en 1982, ce n'est pas tant de l'arrivée de la gauche au pouvoir ou de la campagne électorale foireuse de Coluche que d'un long effritement de son lectorat parvenu à son terme.

Une interdiction ne suffit cependant pas à elle seule à assurer le succès d'un canard. Au cours des années 60, le mensuel de Cavanna et Choron avait plusieurs fois été interdit, ce qui compromettait largement sa survie. La répression contre la presse n'assure le succès de celle-ci que lorsque la société est à même de s'indigner de l'arbitraire du pouvoir.

D'autres pages se liront avec intérêt : sur l'administration du journal (une gestion financière opaque mais généreuse : à l'apogée, les auteurs figuraient parmi les mieux payés de la presse : jusqu'à vingt fois le smic) ; sur le fonctionnement de la rédaction (plus fédéraliste qu'unifié : chacun remplissait son espace comme il l'entendait, seule la couverture se décidait collectivement) ; sur les rapports entre les auteurs (avec une forte dimension affective dont témoigne le cahier photo qui les montre toujours en train de se bécoter) ; sur les épigones (Desproges, Les Nuls, Les Guignols et tant d'autres). Les analyses sur le contenu du journal sont plus convenues, et il manque surtout une comparaison avec le second *Charlie-Hebdo* (de 1992 à nos jours) qui se serait certainement révélée édifiante. *(I. T.)*

Rébus de la société



La RTS dénonce

Un vaste complot passé inaperçu

L'initiative du PLR contre la bureaucratie a pu être déposée.

Le parti libéral-radical a déposé jeudi soir, au terme du délai légal, son initiative "Stop à la démocratie", avec 100'650 signatures, soit 650 de plus que le minimum requis.

RTS-info, www.rts.ch, 12 avril 2012

Roman-feuilleton

Walther Not

Le calme plat

Traduit de l'allemand et présenté par Cédric Suillot

Cinquantième-deuxième épisode

Résumé des épisodes précédents

Après avoir entendu les révélations du représentant en chocolats Max Dumoulin, qui travaille en réalité pour le service du contre-espionnage helvétique, l'inspecteur Not doit se rendre au bord du lac en plein milieu de la nuit pour une mystérieuse rencontre.

Pully, Chamblandes,
dimanche 12 septembre 1937, 24h00

À une heure pareille, l'avenue était bien évidemment déserte. Pas ombre qui vive dans ce quartier au soir du repos dominical. Pourquoi donc l'agent 10113 de la Gestapo avait-elle jugé bon de me donner rendez-vous dans un tel lieu?

Le brouillard nocturne recouvrait tout. On n'y voyait goutte. Les lampadaires s'évanouissaient les uns après les autres le long de la route de Vevey, avalés par la grisaille uniforme, et la Lune restait invisible. Seul le clapotis des vagues suggérait la présence du lac. Un bourdonnement sourd, lointain et variable, se faisait entendre. Était-ce un train à la manœuvre, une station de pompage ou encore autre chose? Le froid commençait à transpercer mon imperméable noué par la ceinture. Je relevai mon col, et poursuivis mon attente, la mallette à la main.

Silencieuse, elle sortit progressivement du brouillard, comme un fantôme qui se serait matérialisé par étapes. Je reconnus sa carrure aux fortes épaules. Elle avançait rapidement, jetant des coups d'œil aux alentours. Elle portait cette fois un chapeau mou à large galon noir, qui laissait son regard et la majeure partie de sa chevelure dans l'ombre. Avec sa veste saharienne aux poches plaquées, avec le col de sa chemise blanche ouvert par-dessus, avec son volumineux sac à main, elle ressemblait à une voyageuse prête à embarquer. Elle s'arrêta devant moi, et ne prononça pas un mot. Sans nous concerter, nous regardâmes simultanément des deux côtés de l'avenue. Personne ne la suivait, personne ne nous voyait: nous étions seuls au monde.

D'un signe de tête, elle m'indiqua la direction à suivre. Le long de la maigre rivière, elle m'emmena jusqu'à un petit port, deux digues de béton protégées par des amas de rochers enserraient quelques barques. Un cygne et des poules d'eau dormaient sur la rampe où séchaient les nasses et les filets des pêcheurs de l'endroit. Une rangée de saules et de platanes, certains recouverts de lierre, nous protégeait du regard d'éventuels passants.

Ce fut alors seulement que je vis son visage. Elle me sourit, comme elle l'avait fait lors de notre première rencontre, à la brasserie.

– Donne-la moi…

Qui aurait pu résister à un tel sourire?

Je lui tendis la mallette qui contenait la machine Encrypta. Elle l'ouvrit fébrilement, puis souleva avec un canif la plaque de métal portant le numéro de série. Tout en me regardant fixement, elle passa les doigts sur l'arrière de la plaque, à la recherche d'une marque secrète. Je priai en mon for intérieur pour que les services du capitaine Pahud n'aient pas confondu l'original avec une copie.

Elle avait souri à nouveau mais ne paraissait qu'à moitié rassurée. Sa main fouilla la mallette: je vis ses yeux s'arrondir sous l'effet de l'inquiétude.

– Où sont les papiers qui s'y trouvaient?

Aïe! L'imprévu total. Je n'avais pas compris qu'elle avait également pour mission de ramener en Allemagne les documents codés que Reiss avait placés dans la mallette. Ils étaient restés dans le labyrinthe dissimulé sous la librairie de Saint-François. Ne possédant pas la clé de codage, notre service de décryptage n'y avait guère accordé d'importance.

Il me fallait jouer l'ignorance, voire l'indignation:

– C'est tout ce que nous avons trouvé chez les agents du Mikado, Greta. Crois-moi, je t'assure!

– Walther, l'autre jour nous nous sommes aimés… Si tu en as conservé le souvenir, je t'en…

– …à ta place, je n'en parlerais pas. Ce marchandage est indigne de toi.

– Je t'en supplie, écoute-moi, si tu pouvais savoir comment les choses se passent…

– C'est moi qui te prie de ne pas me raconter d'histoires. Je te sens prête à dire n'importe quoi!

– Et toi? Tu t'attendris sur toi-même. Tu es comme ceux qui perdent au jeu et accusent la fatalité. Tu es un lâche et un mufle!

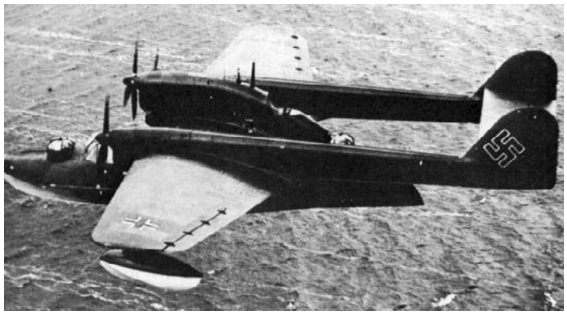
Elle m'avait déjà dit qu'elle se devait de réussir sa mission, que son futur en dépendait. Je demeurais silencieux. Qu'aurais-je pu faire d'autre? Elle se radoucit:

– Pardonne-moi. Tu es mon ultime espoir!

– Ah oui, et après?

– Encore une fois: où sont les papiers?

Elle recula de deux mètres et sortit de son sac un pistolet, une arme étrange, équipée d'un canon exagérément large. Elle leva le bras.



Cette photographie d'un hydravion allemand figurait dans les papiers laissés par Walther Not, probablement en lien avec ce passage. Toutefois le Blohm u. Voss 138 «Seedrache» ici représenté ne sortit des usines de la Hamburger Flugzeugbau qu'en février 1939. De deux choses l'une: soit l'auteur a confondu l'appareil avec un autre modèle, soit la Gestapo disposait d'un des prototypes.

– Très bien, j'ai voulu te faire comprendre, j'ai tout essayé. Il me faut ces papiers. Donne-les moi!

– Tu ne les auras pas.

– Pour la dernière fois, Walther, donne-moi ces documents!

Je lui racontais ce qui me passait par la tête, mais il n'est pas certain que ce fut totalement mensonger, tant les rôles successifs que m'obligeait à jouer cette enquête commençaient à me faire douter du sens de mon existence.

– Si cette cause passe à tes yeux avant ma vie, Greta, et bien je vais te faciliter les choses: vas-y, tire! Ça me rendra service, je n'en peux plus de la vie que je mène ici.

Alors elle fit feu. En l'air. Une fusée éclairante partit de son arme. Je demeurai pétrifié. La lumière était celle d'un éclair, la brièveté en moins. Au fur et à mesure que la fusée redescendait, je détaillai le visage de Greta. Elle semblait hors d'elle-même, humiliée de s'être montrée incapable d'atteindre les objectifs qu'on lui avait fixés. D'elle, je ne conserverais longtemps que cette seule image, celle de sa fureur.

Mais je cessai bien vite de la regarder, car le bourdonnement qui nous accompagnait depuis le début se fit soudain plus intense, il se rapprochait de seconde en seconde. À quelques mètres de la rive, je distinguai soudain une ombre aussi large que biscornue, qui se rapprochait de la surface du lac. Un hydravion sombre et puissant se posait, traînant de hautes gerbes d'eau derrière lui. Sa coque fendit les vagues, ses ailes oscillèrent en frappant alternativement l'eau d'un flotteur puis de l'autre. Les hélices cessèrent progressivement de tourner, tandis qu'il se stabilisait non loin du ponton d'embarquement des vapeurs de la CGN.

C'était un trimoteur bossu, d'une forme inhabituelle, qui joignait les gouvernes de queue aux ailes surélevées. Le profil courbé de son étrave lui donnait en vol l'aspect d'un cormoran géant. Sur la dérive, on devinait la forme d'une croix gammée et sous la cabine de pilotage, la petite grue en vol de la Deutsche Lufthansa.

Une porte s'ouvrit, un canot pneumatique fut mis à l'eau, avec deux hommes à bord. Ils parvinrent à l'embarcadère en même temps que les remous causés par l'hydravion et escaladèrent rapidement l'échelle. L'un d'eux, armé d'un Lüger 9 mm, rejoignit la rive pour surveiller l'approche de témoins intrigués par cet amerrissage nocturne. Margarete Gustavsohn me présenta l'autre:

– Voici Laszlo, mon mari.

Je reconnus un des officiels de la délégation olympique allemande aux obsèques du baron de Coubertin. L'homme, plus très jeune, portait les cheveux tirés en arrière et une cicatrice au front. Sa femme le mit au courant en quelques mots et il me proposa aussitôt de l'argent en échange des papiers qui manquaient.

– Que diriez-vous si je vous offrais 100'000 francs?

– Votre offre m'intéresse, mais je ne l'accepte pas.

– Et si j'allais jusqu'à 200'000?

– Mon cher, vous pourriez bien m'offrir des millions, j'ai le regret de vous dire que ma réponse demeurerait la même.

– Et puis-je au moins connaître la vraie raison de votre refus?

– La vraie raison, demandez-la donc à votre femme…

– J'ai mal entendu…

– J'ai bien dit à votre femme.

– Ma femme?

– Oui.

Greta soupira: «On ne peut le prendre ni par les sentiments ni par l'argent.»

– On ne peut rien contre son destin, ajoutai-je en prenant l'air le plus désabusé dont j'étais capable.

Ils se firent une raison. L'espionne nazie et son mari pouvaient se contenter d'une mission à moitié remplie. Ils croiraient avoir colmaté la fuite, et donc sauvé l'utilisation future du codage imaginé par Helmut Goreng. Laszlo pouvait espérer la reconnaissance de ses supérieurs, et Greta pouvait rêver de croiser une autre fois le regard magnétique d'Adolf Hitler.

Laszlo annonça une transaction conforme aux attentes du commandant Bataillard: «Vous pouvez indiquer à vos supérieurs qu'ils recevront par la voie habituelle tous les détails sur le réseau que Winter avait monté en Allemagne, et dont une partie aboutissait en Suisse. Pour les espions en place à Genève, vous devriez mieux surveiller Humbert-Droz (1) et surtout Münzenberg (2).»

Un coup de feu éclata soudain. L'équipier en poste au bout du ponton avait cru voir quelqu'un se faufiler entre les arbres. Une certaine agitation s'emparait des ombres de la berge. Était-ce la police ou le contre-espionnage? Le commandant m'aurait-il utilisé comme un appât pour opérer un coup de filet dans ce petit port de pêche?

Le guetteur revint vers nous, tandis que des coups de feu retentissaient en provenance de la rive. Laszlo et lui descendirent les premiers dans le canot. Tandis qu'elle les suivait, Greta me supplia de la rejoindre prochainement dans la nouvelle Allemagne, où il y avait de la place pour des jeunes gens comme moi.

Le changement de situation avait été perçu depuis l'hydravion. Le pilote allumait les moteurs l'un après l'autre. L'appareil tourna sur lui-même pour se mettre face au vent. Un dernier échange de regards mit fin à ma rencontre avec la championne olympique de rhönrad.

– Tu es prête, Greta? demanda Laszlo.

– Oui, je suis prête. Adieu, Walter.

– Dépêche-toi, l'avion va partir. Je vais les retenir jusqu'à votre décollage.

Leur embarcation s'éloigna rapidement. En quelques instants, ils se précipitèrent à l'intérieur de l'hydravion, qui se mit aussitôt en route, ne laissant derrière lui que le canot pneumatique flottant dans son sillage.

Le brouillard avait absorbé Greta, Laszlo et la machine Encrypta.

Je me retournai. Les ombres du bout du ponton approchaient silencieusement. Les tirs avaient été effectués sans sommation. Il était impossible que ce fût la police. Qui d'autre? Je crus discerner la tenue civile d'un petit homme râblé. Il était suivi d'une silhouette féminine dont un éclat de lumière me révéla qu'elle portait des lunettes. Qui pouvait avoir suivi ma trace, ou celle de l'espionne de la Gestapo, jusqu'à cet embarcadère? Devais-je envisager les suspects habituels, tueurs envoyés par le Guépéou ou agents d'une autre puissance? Ou alors des truands locaux stipendiés? Je sortis mon arme, et en déverrouillai le mécanisme de sécurité.

Je me souviens que ce fut pour moi l'un de pires moments de cette enquête. J'allais être abattu sur ce ponton, mon cadavre allait disparaître au fond de ces flots noirs, dans l'indifférence générale. L'assassinat d'Ignace Reiss, le trafic d'armes pour l'Espagne, et maintenant l'envol de Greta: tout semblait se passer autour du lac. À tel point que j'en venais à me demander si les eaux opaques du Léman ne contenaient pas le secret de toute cette affaire et n'empêcheraient pas à tout jamais l'élucidation du mystère de Chamblandes.

Un gargouillis étrange, une sorte de gigantesque spasme digestif, se fit entendre. Machinalement, je me retournai. Devant moi, au pied de l'embarcadère, là où accostaient en journée les touristes en balade et les joueurs du casino d'Évian, de larges bulles venaient éclore à la surface, en nombre toujours croissant, comme si, sous l'effet du feu, l'eau du lac s'était mise à bouillir!

(à suivre)

1) À propos de Jules Humbert-Droz (1891-1971), il convient de consulter la note 1 du 14e épisode. *(N. d. T.)*

2) Willy Münzenberg (1889-1940), ami de Lénine, fut un principaux organisateurs de la propagande diffusée par l'Internationale communiste à partir de l'Allemagne. Réfugié à Paris après l'arrivée d'Hitler au pouvoir, il continua son activité antifasciste bien que mis en accusation par les agents de Staline. *(N. d. T.)*